

L'appel du fleuve

Roman

Autres œuvres

Les sables de la nuit

Poèmes — Editions de La Salamandre

La renverse

Roman — Les Dossiers d'Aquitaine

Icônes de Gironde

Poèmes — Dessins de Lucien Arlaud d'après
des tapisseries Catherine Lippinois
Recueil édité par l'auteur

Île ou aile

Théâtre — Edition Le Triangle de Feu

Soleil Nord

Nouvelles — Recueil édité par l'auteur

Visite des lieux

Prose et Arts plastiques
Catherine et Christian Lippinois
Hors édition

Rue de l'Avenir

Récit – Recueil édité par l'auteur

Estuairegironde.net

CD ROM textes et peintures
Edition Conservatoire de l'Estuaire de la Gironde

Isabelle de nuit

Nouvelles – Recueil édité par l'auteur

Regards croisés

CD ROM textes illustrés et photographies
édition Conservatoire de l'Estuaire de la Gironde

Christian Lippinois

L'appel du fleuve

Roman

Les expressions locales, les mots et les notions propres à la faune et à la flore de la Gironde, à la navigation, à la pêche et à la chasse sont expliqués dans un lexique en fin de volume.

Un plan sommaire de la partie amont de l'estuaire précède ce lexique.

Le fleuve est si proche de notre maison qu'aux marées de vive-eau il entre dans la cuisine. Grand-mère n'a jamais pu s'y faire. Maman ne cesse de pester, elle qui doit ôter la vase du carrelage. Moi je m'émerveille. Assis sur les marches, je suis à la fête. Devrais-je m'affliger ? Les meubles ne risquent plus rien, ni la pelouse. D'ailleurs chez nous l'eau n'est pas très salée, c'est encore la rivière ; et pour une fois le jardin sera bien arrosé. Les framboisiers surtout apprécient le limon de l'estuaire, à preuve qu'ils montent plus haut que moi, leurs tiges ploient sous les fruits. Tout au long de l'été j'en tire chaque soir une bolée que je partage avec ma mère. Humm ! Grand-père pardi les soigne ses framboisiers, il les bichonne. L'hiver il les rabat et leur met du fumier de mouton.

Grand-mère quant à elle ne jure que par les fleurs. C'est sa passion. En été la maison disparaît sous les massifs d'hortensias, les rosiers grimpent jusqu'à ma chambre. Moi je préfère les fleurs sauvages : les iris qui s'ouvrent en mai dans les palus, les jonquilles naines qui tapissent la vigne en mars. Quand j'étais écolier au village j'en portais chaque matin un bouquet à la maîtresse. Et le soir au retour, j'en cueillais pour Maman.

Notre maison n'est pas bien grande, pas bien fière, mais la prairie qui l'entoure semble courir sur des milles d'estuaire. Grand-père y échoue sa yole au plain d'eau, une roselière la prolonge jusqu'au vasard où nichent les tadornes. Sur le chemin du port s'élève la pêcherie : on y range le tramail, les avirons, les bourgues, Grand-mère débite là le poisson. Les villageois y descendent, qui pour l'alose ou la lamproie, qui pour une moque de crevettes. C'est ma mère qui apprête le bouillon des crevettes. Lorsqu'elle y jette l'anis et le laurier, la pêcherie s'emplit d'une odeur de bonbon.

C'est là notre fief sur l'estuaire : terre, échoppe, logis, sans omettre la remise où

s'empilent toutes sortes de vieilleries : des écheveaux de chanvre, des grappes de poulies, des foënes, une ancre plus haute que moi, cent apparaux dont j'ai oublié le nom. Cette remise, j'en fais mes délices les jours de pluie, j'y rêve lové en chat sur la meule d'un grelin, la tête dans l'étoupe. Nous y serrons également le bois de chauffe : le fleuve en charrie tant et plus ! Nous tirons au sec des troncs entiers que nous scions. Les soirs d'hiver, quand la rivière fait la méchante, comme on est bien au coin du feu ! Grand-mère fait sauter des crêpes, Grand-père ouvre une bouteille de piquette. J'éteins la télévision pour qu'il raconte des histoires. Maman monte dans sa chambre, je crois qu'elle est agacée.

Notre crevettier s'appelle l'Aigrette. C'est un ancien langoustier de Camaret. J'aime son allure marine, ses lignes bien pleines. Il est ancré à l'orée de l'estey. Sa coque est peinte en blanc. Avec ses haveneaux déployés qui lui font deux ailes, il ressemble aux aigrettes qu'on voit pêcher sur les vasières. De ma chambre je l'aperçois qui se balance. Parfois un vol de mouettes s'y pose. Notre yole, pour ce qui est de la robustesse, n'a rien à lui envier. Elle sort des

chantiers de la Reuille. Sa quille est en chêne, sa coque bordée en sapin rouge. Sa carène est pincée de l'arrière pour parer le ressac. Grand-père me la laisse manœuvrer, je m'en tire bien, dit-il. Chaque année, la saison des pibales close, il la hale sur le peyrat. J'aime ce temps du premier redoux quand le port résonne des fers à calfat et fleure l'huile de lin. Les yoles claquent de neuf au soleil de mars. La nôtre, blanche comme notre crevettier, de loin se fond dans les houppées du clapot.

Au nord de l'estey s'étendent des palus ponctués d'étangs, des laïches de carex et de scirpe où nichent les sarcelles. Grand-père y loue une tonne pour l'affût. Parfois il m'y emmène et me laisse porter le fusil. Par-delà s'étendent sans fin les mattes, basses terres défendues par une digue, pays des moutons, du maïs et du lin. Au sud de l'estey, perché sur ses vignes, le village compte une centaine de feux, la plupart sans enfants — on parle hélas de fermer l'école ! Près de l'église subsistent deux magasins, le boulanger et l'épicier, qui chaque jour poussent leur fourgon jusque chez nous en klaxonnant.

Moi depuis l'an dernier je fréquente le collège. Le bus me prend sur la route départementale, à la queue de l'estey, près de la vanne du Syndicat d'Irrigation des Marais. Il s'arrête sous le grand chêne — notre chêne devrais-je dire puisque c'est notre aïeul qui l'a planté. A la rentrée des classes Grand-mère y fait une encoche pour marquer ma taille, tout contre les encoches de Grand-père. Je suis plus grand que lui au même âge. Cette année j'ai grandi de dix centimètres. Grand-mère a dit qu'il me fallait maintenant une chambre à moi pour faire mes devoirs. Maman m'a cédé la sienne à l'étage. L'endroit est exigü, pourtant je m'y plais. J'aurais aimé savoir comment elle vivait là quand elle avait mon âge mais elle déteste qu'on la questionne. Elle s'est aménagé un coin dans les combles, un coin secret avec ses livres et sa musique, où la lampe reste allumée tard dans la nuit.

2

Ces primes années, longtemps je les ai cru perdues. Je les croyais éteintes et voilà qu'elles revivent. La nuit, parfois je m'en effraye, des voix me hèlent, des souvenirs me tiennent éveillé...

Grand-père tire sur les avirons. Assis entre ses genoux, je regarde le fleuve. Tandis que le filet dérive, il tire à petits coups pour le garder en ligne et raconte une histoire. Du temps de sa jeunesse, monter à bras jusqu'à Bordeaux ne le rebutait pas. Il amarrait la yole au Pont de Pierre et zou ! Cours Victor Hugo où se tient le marché. Sitôt chiné sa pêche, il courait chez Larrieu, rue Sainte-Colombe : pour des aiguilles, du crin, un écheveau de lin, pour rien tantôt,

pour voir. Parfois le temps lui manque, le premier jusant s'avance. Mais si pressé qu'il fût, jamais il n'eût omis une gâterie pour sa mère : c'est quatre sous de galette, c'est un pain de sucre roux, des dentelles ou que sais-je ? Et hop taille la route ! Ah fallait voir au débarqué le matelot livrer son butin. Voilà qu'un sacré jour sa mère prend le paquet, et qu'est-ce qui lui chatouille les doigts, ça bouge oh mais ! ça siffle, ça pioule ? Quel fou-rire, du paquet sort une couvée d'oisons affamés ! C'est là tout Grand-père : un dur au cœur tendre ; pas comme ma mère qui ne sait pas me prendre dans ses bras. Quand je lui souris elle regarde ailleurs ; si je m'approche, elle me repousse. Quoi que je fasse, je l'indispose. Parfois je lui cueille des fleurs mais au dernier moment je les offre à Grand-mère. Elle au moins m'embrasse et me serre contre son cœur. Elle voit bien que je souffre.

La rivière, Grand-père la pratique de jour comme de nuit. Tout gamin il allait à Patiras, sur les tombées de l'Île, cueillir des mirabelles. L'hiver c'était pour tirer les vanneaux à la fronde. Le gardien du phare le régalaient de bécasseaux braisés sur les sarments. Grand-père

a encore l'eau à la bouche, il parle des croûtons posés sur la lèche-frite et gorgés du jus de l'oiseau. Je crois que le bonhomme, qui ne voyait personne, appréciait ses visites. Histoire de l'épater Grand-père avait juré qu'il rejoindrait l'île à la nage. Eh bien il a tenu parole. Une autre fois, l'hélice de l'Aigrette était prise dans un filin, il l'a dégagée seul, en plein hiver. Il s'est mis à l'eau, le couteau entre les dents. C'est mon histoire favorite, je ne sais combien de fois je l'ai racontée au collège. Dégager l'hélice, j'en rêve, je m'y vois déjà.

Grand-père est un vieux sage au regard clair qui fut jadis un guerrier fou, une sorte d'irréductible de l'estuaire. Il en connaît des histoires ! C'est lui qui m'aura légué ce goût de tourner un récit. A l'époque dont je parle, tout gamin que je sois, je me sens des fourmis dans les jambes ! Pour mes douze ans, Grand-père m'a façonné un filet à crevettes, une truble. Rien de mieux pour vivre de la rivière ! Des crevettes, il s'en trouve partout. Pour le reste il suffit de grappiller des raisins, dénicher des œufs, cueillir des champignons. Sans compter les poireaux sauvages dans les vignes, les pommes... et je passe les poissons ! Si tu restes coi, les mules

qui sont friands viennent gober les algues sous la coque. Tu leur glisses l'aviron sous le ventre, et hop ! Ma mère dit que Grand-père me farcit la tête.

Pour mes treize ans, Grand-père m'a menuisé une paire d'avirons. Un jour moi aussi j'irai à Bordeaux sur la marée. Mieux vaut n'en rien dire à Grand-mère, elle redoute la rivière. Et l'âge n'arrange rien ! Lorsque Grand-père part seul en pêche, quelle histoire ! Supposé que je l'accompagne, elle s'en alarme plus encore. Eh quoi ?

Cette année-là je passe des jours entiers sur l'estuaire, quitte à sécher les cours. Le Principal du collège a convoqué Maman. Il parle de prendre des sanctions. Les professeurs peuvent dire ce qu'ils veulent, je m'en fiche, mon école à moi, c'est la rivière ! Et mon professeur, c'est Grand-père. Il en sait des choses. Comment peut-on apprendre tant en une vie ? Les poissons, les oiseaux, le ciel, il connaît tout. Il sait changer un bordé, latter un pont. C'est lui qui m'a appris à godiller d'une main, et à ramender le filet, et à façonner une nasse avec la ronce et l'osier refendus. Lui, il est pêcheur de

toujours, pêcheur avant d'être né, puisque son père l'était, et le père de son père.

Le Principal prétend que faute d'apprendre les mathématiques et le français, je ne saurais devenir pêcheur. Qu'en sait-il ? Comme s'il fallait être fort en thème pour vivre avec la rivière ! Et comme si l'on pouvait à force d'algèbre surpasser les hommes qui l'ont apprise sur le tas et qui savent s'y tenir ? Y vivre des années durant, voilà toute la difficulté. Faut la subir, cette Dame ! répète Grand-père. Aussi enrage-t-il contre ceux qui croient la maîtriser avec des chiffres et qui décident sans savoir. Les gens peuvent bien murmurer : ce qu'il a à dire, il le dit, aux élus comme aux collègues, notamment à ceux qui surpêchent et qui épuisent la rivière. Quand il s'échauffe, Grand-mère s'efforce de le calmer : un jour il n'est pas rentré de Bordeaux où il était allé manifester : il aurait passé la nuit au poste de police... Sacré Grand-père ! La rivière, il y croit et il sait le dire.

Le Principal du collège préfère les élèves qui travaillent en classe. Néanmoins il m'apprécie : Lucas est un enfant qui a une certaine maturité, a-t-il noté sur mon carnet, il sait déjà ce qu'il veut faire plus tard. Il a des capacités, je suis certain qu'il réussirait s'il s'en donnait la peine. Bon, et après ? Tâche de tenir le coup, me répète-t-il, jusqu'à ce que tu puisses entrer au Lycée de la Mer. Là tu retrouveras goût aux études. Tu verras qu'un pêcheur de nos jours a besoin de faire sa comptabilité, de lire des notices techniques, de déchiffrer les règlements, d'avoir des notions de sciences naturelles pour comprendre le milieu estuarien. Le Principal n'a pas tort, j'en conviens. Le lycée de la Mer se

trouve à Gujan-Mestras, sur le Bassin d'Arcachon. Mais le lycée, c'est loin encore. Il faut compter deux ans. Et pour peu que je redouble...

Oui j'en conviens, je me vois déjà travailler sur l'estuaire. Je pêcherai certes, comme Grand-père, comme mes ancêtres. Pêcher cependant n'est pas tout. Notre petit peuple a une tâche autrement capitale : veiller sur la rivière. C'est une chose d'évoquer sa valeur, sa fragilité ; c'en est une autre de vivre auprès d'elle. Les élus ne cessent de bâtir des projets de développement pour notre estuaire, de voter des lois toujours plus restrictives. Mais pour donner chair à ces projets, pour surveiller le poisson, la qualité de l'eau, qui d'autre que nous ? Les gens nous prennent pour des irresponsables, des prédateurs dont il faudrait limiter la nuisance, des indésirables. Mais oui ! J'exagère à peine. Pour un peu ils feraient de l'estuaire un musée, une rivière morte. Je reconnais que certains pêcheurs abusent mais c'est à nous d'y mettre bon ordre. De toute façon, il n'y a que nous, les gens de la rivière, qui soyons assez proches d'elle pour la protéger sans la tuer. La rivière, nous en faisons partie. Nous y vivons et croyez-moi, c'est rude !

Ces choses bien sûr, l'enfant d'alors n'aurait su les formuler telles quelles, il les ressentait pourtant. D'ailleurs ce qu'aujourd'hui nous pensons tous, ce que ressassent élus et journalistes, tout cela était en germe dans nos têtes. Mais quoi ? Il fallait vivre au jour le jour, les soucis primaient et pour longtemps encore ces considérations.

Un matin comme les autres, tandis que nous menons l'Aigrette sur son lan de pêche, Grand-père me confie un secret : il tient cachée une arme à bord. Et levant le plancher, il me la montre. C'est un poignard. Son manche de bronze est garni de liège, sa lame est crantée. C'est une arme de scaphandrier, un poignard de grande taille conçu pour être manié à travers gants, d'une main ferme. Sa lame est d'un acier puissant car le pied lourd doit pouvoir trancher sans délai un filin qui l'entrave, sa vie en dépend. Et d'où vient-il, ce poignard ? Eh bien je vous le donne en mille : c'est le poignard de l'oncle Maurice, l'oncle maternel de Grand-père. Le bonhomme renflouait les épaves de l'estuaire à l'issue de la Seconde Guerre Mondiale. Je le sais : son casque orne notre salon, une sphère en cuivre martelé, percée de quatre hublots.

J'ignorais toutefois que l'oncle Maurice nous eût légué son poignard. Dans l'album de famille certes, on le voit harnaché, le poignard au mollet. Bref, l'arme est retrouvée, du coup nous voilà parés !

L'estuaire, c'est un monde à part. Le vieux fonds de sauvagerie n'est jamais loin, on en vient vite aux armes. Et sur l'eau, personne pour vous prêter main forte ! Grand-père est pacifique, il n'a jamais dégainé, que je sache, sauf pour dégager son hélice. L'oncle Maurice quant à lui, est mort au fond, sous une épave. Le casque du salon garde les traces de ce malheur : la tôle est déchirée à hauteur de la tempe. Pauvre homme ! N'empêche, ses plombs servent encore, ils lestent les fonds de l'Aigrette. Ainsi une part de lui navigue sur ce fleuve qu'il aura servi jusqu'au bout. Quel équipage nous formons !

En juillet nous partons en yole pêcher le maigre sur le Banc des Marguerites, près de la rive charentaise. C'est moi qui colle l'oreille contre la coque pour écouter le poisson râler. Par instant je crois entendre comme des rôts, comme une palombe qui se rengorge : c'est le mâle qui grogne. Les maigres viennent

d'Afrique pour se reproduire. Ils mettent plusieurs mois pour faire le voyage. Et quelques jours après, les voilà repartis. Certains sont plus gros que moi. C'est étonnant cette vie du fleuve!

La maison au bord de l'estey, notre maison, appartenait aux parents de Grand-père. Lui, tout gamin, il souffrait déjà de son fichu caractère. Il s'entendait mal avec son père. A seize ans, n'y tenant plus, il a claqué la porte. Et le voilà bon vent mal vent à cabaner sur une yole de rien du tout avec laquelle pour finir il est monté à Bordeaux. Manutentionnaire sur les bassins de Bacalan, à emplir de sel les morutiers, toute la semaine sur le planchon, sac à l'épaule. Des années il a trimé, des années avant d'acheter l'Aigrette. Tout son salaire il le mettait de côté, il avait dans l'idée de monter sa pêcherie. C'est alors qu'il a rencontré Grand-mère, serveuse comme sa sœur dans l'auberge familiale aux Chartrons. J'ai vu des photos, ah elle était belle femme Grand-mère, fine comme elles le sont à la ville. Quant à Grand-père, c'était le plus beau gars du port. Il l'épouse pardi ! Et tout naturellement ils élisent domicile à bord de l'Aigrette. De là à rentrer au pays, il n'y a qu'un pas.

C'est à bord qu'est née Maman, en plein hiver. Cette année-là l'estey avait gelé. Grand-père avait installé un poêle dans le carré. La fumée sortait par le mât d'acier qui tient les bras de pêche. Ah j'aurais voulu voir ! A l'arrière, dans une barrique, il avait arrangé sa fumerie. Le poisson, il le boucanait. Une poignée de sciure dans une boîte de conserve trouée, bien tassée en ménageant un puits d'air au centre, et hop ! Pour fumer une anguille, une boîte suffit. Mais attention, il faut savoir choisir son bois. La sciure de pin goudronne, le poisson prend un goût âcre ; mieux vaut celle du frêne. Grand-père tirait son bois du fleuve comme tout le monde ici. Les bûches allaient dans le poêle, la sciure à la fumerie. La belle vie. Un bateau en gros bois pardi, même l'hiver c'est confortable.

Février pousse ses grains dans l'estuaire, l'hiver redouble, s'acharne, puis d'un coup sa malice fond, voilà le printemps ! D'un coup la rivière fait peau neuve, les rives, les îles. L'estuaire éclate de verdure et de fleurs, les jours se hâtent de prendre une heure, c'est fou ! A l'approche des Rameaux, les aloses remontent la rivière par bancs serrés. Toutes les yoles sont sur l'eau, pardi ! Ces rudes gaillards du fleuve, à peine remis de leur saison de pibale, triment de l'aube à la nuit. Ils n'accostent que pour décharger le poisson. Les femmes le charrient vers la coopérative ou bien le vendent sur le gravier, frais sorti de l'eau. Quant aux pêcheurs, leur marée faite, après avoir lavé la yole, complété le gazole, ramendé les filets, ils jouissent au mieux de quelques heures d'un sommeil haché de tracas : est-ce que le vent

tiendra, est-ce que la pluie... Oui, à Pâques fleuries, l'estuaire est tourneboulé, les cargos ne cessent de corner pour faire dégager le chenal. Vienne la brume, leurs convois constituent un lourd péril. Chaque année verse hélas son tribut de vies. Dans l'épreuve les pêcheurs se serrent les coudes. C'est bien connu, leur peuple forme une fraternité. Mais sonne l'heure de la marée, l'instinct immémorial prime tout : perd sa place qui tarde à l'estey. Déjà son lan est occupé. C'est l'antique loi du fleuve.

Durant les vacances de Pâques, du premier au dernier jour, j'accompagne Grand-père à l'alose. Cette année-là je le sens irrité. Ceux d'en face, de la rive droite, se font plus audacieux, ils viennent poser leurs tramails à l'ouest des bancs, et jusque devant chez nous. A la marée, il n'y a pas une minute à perdre si l'on veut trouver la place encore libre. A peine sortis de l'estey, nous scrutons les lointains : c'est bien rare que nous n'y apercevions pas un point minuscule quittant les palus de Blaye, le havre de la Belle Etoile ou la côte charentaise. Pardi, voilà plusieurs hivers que la pibale rentre en nombre dans l'estuaire. Cette année encore la campagne de pêche a rapporté gros, les jeunes ont acheté

des moteurs neufs, la fièvre les tient de les étrenner. Bref, c'est à qui arrivera premier. Sur le lan personne ne veut céder, chacun épie l'autre du coin de l'œil, les injures sifflent entre les dents, des mots qui ne demandent qu'à dégénérer en rixe.

Et puis Grand-père ressent le poids de l'âge. Il faut tenir bon, alors il tient pardi, mais... Ce matin-là, il m'a confié la barre. Lui, debout à l'avant, pare le filet. Nous filons vers notre lan, à l'ouest du banc. Le jusant tire encore, rien de trop cependant pour descendre jusqu'à Saint-Christoly, mouiller le tramail, et remonter chez nous avec le flot. Il n'y a guère cinq minutes que nous avons quitté l'estey quand j'aperçois une yole quittant la Belle Etoile. Ce n'est encore qu'un point, il grossit vite pourtant, il fait route sur nous. Grand-père aussi l'observe. Nous ne parlons pas. Je le vois accélérer ses gestes, disposer le tramail en nappes sur le tillac, à la brassée. Le clapot fait taper la yole, Grand-père doit s'appuyer du genou et amortir les coups avec les reins. Si je ralentis, c'est l'autre yole qui arrivera la première ; si j'accélère les embruns vont voler, Grand-père sera trempé.

— Plus vite ! me crie-t-il par-dessus son épaule, plus vite !

Notre vieux diesel est à bout de souffle, il sent le chaud. Est-ce bien le moment de tomber en panne ? Déjà j'entends le moteur de notre concurrent, un hors-bord qui rugit pire qu'une tronçonneuse. Le soleil claque sur cette mécanique neuve et pleine de chromes.

— Plus vite ! répète Grand-Père.

L'eau du circuit de refroidissement sort brûlante, j'y mets de temps à autre la main, voilà qu'elle vaporise à présent. Grand-père lève le capot moteur, espérant que le vent de la course favorisera le refroidissement. Il sait pourtant le danger d'un tel geste : que le filet vienne à se prendre dans une pièce tournante, ou pire encore notre habit, c'est l'accident.

Rien à faire, l'autre yole nous gagne. Je distingue maintenant les deux pêcheurs qui la servent, silhouettes jeunes et vives. Comme elle paraît légère, cette yole ! Déjaugée par la poussée de son moteur elle vole sur les vagues. La vitesse gonfle à l'avant les nappes du tramail que dispose un gaillard. Il en tire à chaque brasse l'un après l'autre les flotteurs rouges et luisants. Le pilote connaît son affaire. Je le vois

réduire les gaz, mettre au point mort et lever l'hélice pour passer par-dessus le banc qu'un fil d'eau plus clair laisse deviner. La yole poursuit sur sa lancée, frôle le fond, je les vois sortir l'aviron pour déborder, je les entends jurer, et vite ils remettent en marche. Des fous ! Un jour ils y laisseront le fond de la yole. Qu'ils ne comptent pas sur nous pour aller les chercher !

— Réduis les gaz, fait Grand-père.

Il a compris que l'autre yole serait sur place avant nous. Sans doute préfère-t-il mouiller le tramail sans attendre, quitte à faire un lan incomplet. L'important est de les devancer. Notre yole à peine retombée sur l'étrave, je vois Grand-père envoyer la bouée de tête. Elle porte notre marque, une flamme verte que la brise aussitôt déploie. Nos couleurs flottent sur le lan, il est à nous ! Dans l'autre yole, on feint de ne rien remarquer. Grand-père file le tramail, larguant un à un les flotteurs. Et moi, à petite vitesse, je croise vers la rive, attentif à débrayer l'hélice si d'aventure un remous nous pousse sur le tramail. Tout en déployant le filet, Grand-père leur crie :

— De l'eau ! De l'eau ! Fichez le camp !
Nous sommes avant vous !

Ses oreilles, son cou, sont cramoisis. Je ne vois pas son visage, seulement ses épaules qui montent et descendent. Il brasse et il aboie. Là-bas, on n'écoute pas. A cent mètres devant nous, on jette à l'eau la bouée de tête, et le tramail suit brasse à brasse. Est-ce une déclaration de guerre ?

Grand-père est dans une colère folle. Son dernier flotteur largué, je le vois saisir la gaffe, comme pour monter à l'abordage. Soudain il fléchit, tombe à genoux. Les secondes passent, il ne se relève pas. Je vois ses épaules secouées par la toux. Il veut crier, mais les paroles restent dans sa gorge, il s'étouffe, il s'adosse au plat-bord, se tourne vers moi, son visage est convulsé, les yeux lui sortent de la tête, sa casquette tombe. Il voudrait prendre une goulée d'air, il s'égosille, les mots pourtant restent blancs, la peur se lit dans son regard. Les gaz sont coupés, je tiens la yole à l'aviron qu'elle n'aille crocher le tramail. Je lâche tout et je file à la proue. Grand-père plonge ses yeux dans les

miens, ses yeux qui seuls obéissent dans ce corps inerte. Je lui prends la main, la serre. Je sens son effort pour me répondre, ses lèvres remuent. Je me penche sur lui, approche mon oreille.

— Garde le tramail en place, dit-il. Moi je peux tenir. Ne cède pas la place.

Je retourne aux avirons. Le flot arrive, précédé d'une série de petits mascarets qui courent la grève. Je les entends venir, je compte les minutes, la rivière se love sur elle-même, parcourue de remous. Près des rives le flot tire tandis que dans le chenal le jusant règne encore. Je peux le vérifier en regardant la peau de la rivière et le sillage du marégraphe, là-bas, à une encablure de la grève. C'est le moment le plus délicat pour garder droit le tramail, poussé qu'il est d'un bord, tiré de l'autre. Supposé que le vent s'en mêle, il me faudra mouiller une bouée au bas bout, là où nous sommes, et aller par le haut le rétablir droit. Seul à bord, et avec mon malade, je redoute cette manœuvre.

Grand-père ne bouge plus. Il a posé la tête sur une glène. Des yeux il me fait signe de maintenir en pêche, il m'encourage. Je n'en

mène pas large, je fais de mon mieux malgré tout. Et ces deux forbans là-bas, de qui se moquent-ils ? Leur tramail remonte la rivière à cent mètres derrière le nôtre. Ils sont trop proches, ils le savent, il faudrait un écart d'au moins deux longueurs de tramail, en gros trois cent mètres. Les aloses vont se mettre en route, elles vont se lever du fond où elles étaient tapies à attendre le flot, elles vont monter d'aval et se mailler dans leur filet. Et nous ferons bredouille ! Peut-être devrais-je ne pas écouter Grand-père, relever le tramail et rentrer à l'estey ?

Son regard reste posé sur moi, il me sourit, mais c'est affreux, un côté de son visage seul sourit. Et dire que nous ne serons pas de retour à l'estey avant deux heures au moins ! Qu'allons-nous devenir ? Et voilà le vent qui se lève et rebrousse le courant. La yole se met à danser. Le vent agit différemment sur le tramail de ceux d'en face : de minute en minute notre écart semble fondre. Le clapot lève des embruns, je jette la bâche sur les jambes de Grand-père. Sa chemise est trempée, l'eau lui coule dans le cou. Il me regarde, il ne dit rien. Ceux d'en face sont à moins de cinquante mètres maintenant, ils ont

saisi que le vent les pousse sur nous, que les filets vont se mêler. Si nous perdons le tramail, c'est notre ruine. Grand-père, qui en mesure mieux que moi le risque, me fait pourtant signe de ne rien céder. Quel enragé ! Je le sens prêt à jouer son va-tout. Son lan, il y tient, il ne le lâchera pas. Et moi je sens la colère me chauffer la tête. Ah comme ils se sentent forts ces deux forbans ! Pardi, contre un gamin et un invalide, la partie est facile. Eh bien soit ! Qu'ils viennent, je ne bougerai pas d'un pouce, on verra qui tiendra le dernier.

C'est ce moment que choisit un cargo pour arriver sur nous. Le vent nous a fait dériver en lisière du chenal, pas un instant à perdre. Grand-père me fait signe de ne pas broncher. Je feins le calme : assis à nager, je plume l'eau à petits coups d'avirons, tandis que mon cœur bat à rompre. A trente mètres de nous, dans la yole noire, on commence à s'affairer. Une bordée d'injures rompt le silence. Le cargo d'un côté, notre filet de l'autre, et le flot portant sur la bouée du chenal, les voilà mal mis. Grand-père avise la bouée, sourit, me fait signe de ne rien changer. Tout beau ! A nous de feindre l'indifférence, de les battre froid. Notre flotteur

de tête seul empiète sur le chenal, encore que de fort peu, tandis que plus du tiers de leur filet s'y trouve. Le cargo nous a vus, il lance cinq coups de sirène, ce qui signifie : prenez garde à moi !

Je souque sur les avirons, doucement je tire le tramail, je l'écarte du chenal. Petit à petit, sans heurt. Il est lourd, à croire qu'il est empli d'aloses. Ceux d'en face me fusillent du regard. Ils crachent vers moi, me montrent le poing. Mais que peuvent-ils faire d'autre que lancer leur moteur et rentrer le filet ? Et vite ! J'écoute le battement régulier du cargo, la pétarade de leur moteur, les sifflements du vent. Allez ! Tirez fainéants, tirez-le ce filet ! Et je compte les poissons qu'ils remontent : trois aloses et un mule ! Une misère ! Ils n'ont encore levé que la moitié du tramail. Je les sens nerveux. Le cargo arrive sur nous, son étrave paraît immense. Il lève une vague puissante. Sur la passerelle, le pilote lève le bras vers nous en signe d'avertissement. Ah si nous avions la radio à bord, qu'est-ce que nous entendrions ! Moi je connais la manœuvre : j'ai largué le bas bout du tramail avant que la vague nous bouscule, et je m'éloigne. Nous reviendrons plus tard le chercher.

Tandis que ceux d'en face, peu coutumiers qu'ils sont du chenal, restent crochés au filet, et bien entendu, la vague les tourneboule et leur met l'hélice dans les mailles. Un vrai carnage ! Ils essaient de relever leur moteur, mais avec le poids du filet, cours toujours ! Et le clapot ne leur facilite pas la tâche. Le plus jeune a retroussé les manches, penché sur l'eau il se démène. Allez, mon vieux ! Tu peux te mettre à l'eau, si seulement tu sais nager. Pour ne pas laisser la queue du filet coiffer la bouée du chenal, empêtrés qu'ils sont, ils ne leur reste plus qu'à mouiller le grappin. Avec le courant qui forçait, à leur place je me ferais du souci.

Quant à nous, le flot nous porte vers l'estey, en pères tranquilles. La yole noire est loin, le cargo disparu sous les îles. La vie serait belle si Grand-père n'était là, allongé sous la bâche. Je le regarde, voilà qu'il me fait signe de relever le filet. Comme il tient tout l'avant, je dois travailler de l'arrière, gare à l'hélice et au safran ! Je tire doucement le tramail, il est lourd. Dès les premières brasses, j'y trouve des aloses. Il y en a bientôt tant qu'elles tapissent le fond de la yole. Quand enfin j'attrape la bouée de tête, je piétine dans les poissons jusqu'aux mollets, la

yole roule à couler bas. Il s'y connaît, Grand-père ! L'estey n'est plus qu'à un demi-mille. Le temps de remettre en marche, et cap sur la maison ! Grand-père ne me regarde plus, il a fermé les yeux, son cou est raidi par la douleur.

Ainsi bon gré mal gré avons-nous dû cette année-là clore avant l'heure la saison de l'alose, et laisser notre lan aux confrères. Pour le moins la yole noire ne reparaitra plus de longtemps. Aujourd'hui encore les anciens racontent aux plus jeunes comment nous avons défendu le village. Ces forbans ont pris une bonne leçon. Déconfits, contraints de rapiécer le tramail, il leur en aura coûté le panache, et leur gain s'y sera englouti. Bien fait !

Ce jour-là, le premier des grandes vacances, Grand-père somnole dans la chaise-longue, sur la prairie. Chaque fois qu'il s'éveille, il tourne son regard vers l'Aigrette posée dans l'estey et soupire. La yole est tirée au sec, c'est le bas

d'eau. La chaleur fait trembler l'air sur la vasière, les mouettes remontent la rivière. Hier l'épicier, qui possède une voiture, a ramené Grand-père de la maison de convalescence. Le médecin du canton, qui connaît bien son monde, a tenu à redire clairement les choses. Il vient de nous quitter. Selon lui, Grand-père a eu de la chance, il aurait pu succomber à son attaque ou rester hémiplégique, oui une belle chance ! Mais pour l'heure, dit-il, son état demeure alarmant. Prudence donc ! Grand-père fait l'impassible en entendant tomber le verdict : repos complet !

— Mon petit Lucas, dit-il, tu n'es plus un enfant ! C'est toi qui as ramené la yole. Tu sais relever le tramail, tu es un vrai pêcheur d'aloses. Quelle pêche tu as faite ce jour-là ! Ah mais par exemple, ceux d'en face nous leur avons montré qui commande ici !

Grand-père parle avec gêne, il mâche ses mots. Mal remis, il est encore un brin paralysé du flanc droit, sa jambe traîne quand il marche. Néanmoins il a gardé sa force morale, il tient plus que jamais à défendre ses idées :

— Mon petit Lucas, il te faudra bientôt me remplacer à la pêcherie. Il est temps d'y penser.

— Il est trop jeune, fait remarquer Grand-mère, et puis...

— Trop jeune ? coupe Grand-père qui ne supporte plus que sa femme le contredise. Moi à son âge j'allais à l'aviron jusqu'à l'île de Patiras, rendre visite à mon oncle. T'en ai-je parlé, mon petit Lucas ? Ecoute : l'oncle André, que tu n'as pas connu, le frère aîné de mon père, avait hérité la maison familiale sur l'île ; mon père quant à lui avait hérité la pêcherie, là où maintenant nous vivons. Cette pêcherie est entrée dans notre patrimoine par mon aïeule. Certes c'est la pêcherie qui nous fait vivre aujourd'hui, cependant l'île, vois-tu, c'est le berceau de notre lignée, la racine de notre mémoire. La maison de l'oncle est toujours debout, pour autant elle menace ruine, comme tout ce qui reste de Patiras. Je t'y emmènerai quand j'aurai retrouvé des forces. Pauvre île ! Ah il faudra bien que les hommes y reviennent ! Cette maison, Lucas souviens-t'en, il faut la relever. L'oncle André a disparu sans enfants, de la sorte son bien nous échoit. Ah que n'ai-je vingt ans de moins...

Grand-mère maugrée, elle n'ose pourtant insister : à ergoter elle échauffe Grand-père. Elle

craint de faire monter sa tension. Elle se retire, mais je la sens butée. Nous en reparlerons. Maman chantonne, je me demande à quoi elle pense. Moi je pense à cette maison sur l'île. Je sais que Grand-père y pense, lui aussi. Il redoute que ceux d'en face n'aillent s'y installer. Le Port Autonome de Bordeaux ayant placé des bouées lumineuses pour border le chenal, le phare qui jadis permettait aux navires d'en suivre l'alignement n'est plus servi, la maison du gardien, fermée, tombe en ruine. L'île, pour ainsi dire déserte, est devenue le fief des braconniers.

Il ne se passe pas de jour que Grand-père n'évoque l'audace de ceux d'en face. Quand je vois son visage s'empourprer, je sais qu'il y pense.

— Montons une expédition punitive, répète-t-il. Ces gens-là ont besoin d'une bonne leçon, faute de quoi ils vont s'enhardir. Je ne serais pas étonné de les voir un jour se glisser jusque dans notre estey.

Cette expédition, je rêve d'en être. Je m'en fais une image conforme aux aventures de mes héros favoris, ceux que je retrouve dans les romans, coureurs de mers, pilleurs d'épaves...

allons-y, oui ! Cette fois-ci Grand-père tiendra la barre, moi je monterai à l'abordage, sabre au clair. Un sabre, cela doit pouvoir se trouver, non ? Grand-mère et Maman chuchotent en hochant la tête.

Oui, Grand-père a gardé sa force morale. Il a pourtant bien de la peine à comprendre les temps nouveaux. L'estuaire de toujours, celui de son enfance, s'estompe, il entre dans l'autrefois, dans la légende. Grand-père sent les choses lui échapper, il commence à perdre sa belle prestance. Tout le chagrine : la rapidité croissante des yoles, la performance décuplée des filets, l'envolée scandaleuse des profits. Il s'attend au pire : du poisson, il n'y en aura bientôt plus dans la rivière. Pouvais-je deviner que les évènements viendraient confirmer sa crainte ? Longtemps j'ai accusé notre zèle guerrier sur le fleuve — pour quel profit ? Pour un brin de laurier ! — d'être source de cette cohorte de drames et de deuils. Décidément il en coûtait trop. Eussions-nous cédé notre lan que Grand-père épargnait son cœur ; un temps encore l'esprit d'antan eût protégé notre maison. La chose va de soi ! Une voix plus profonde pourtant, une voix montée du fleuve, me souffle

aujourd'hui que cette querelle, tout ce qui s'en suivit enfin, était vouée à clore une ère de rivalité entre rives. Les événements que je rapporte auguraient d'un âge où le fleuve loin de séparer les hommes, serait leur trait d'union. Quant à cette fameuse expédition punitive, Grand-père n'aura pas le loisir de la monter. Les forces déjà lui manquent pour assurer sa pêche. Du reste ceux qui formaient équipe pour de telles razzias ont comme Grand-père passé la main. Certains ne sont plus de ce monde, voudrait-il l'oublier ?

Cette année-là, nous n'irons pas taquiner le maigrat sur la rive charentaise. Ceux d'en face auront gagné cela. L'été nous le passerons sur la pelouse. C'est qu'il a maigri notre convalescent, ses muscles ont fondu ! Grand-mère se dépense pour l'amener à suivre son régime : sans sel et sans matière grasse, elle parvient à lui mijoter des petits plats, et je ne suis pas le dernier à me resservir. La cuisine familiale, c'est autrement appétissant que l'ordinaire de la cantine ! Somme toute, sans ces continuelles disputes, Grand-mère ne trouverait rien à y redire, pour une fois qu'elle peut garder son homme à la maison ! Elle sait mettre à profit l'aubaine pour

rassembler plus souvent la famille. Quel régal ces retrouvailles au bord du fleuve, quelles fêtes, si Grand-père ne ranimait à tout propos des litiges clos de longtemps !

Maman a un frère aîné, l'oncle Paul. Lui aussi est né à bord de l'Aigrette. Un vrai gosse du fleuve, de la graine de marin. Grand-père était fier d'avoir un fils pour perpétuer la tradition, pour diriger la pêcherie. Hélas ! Son fils est parti vivre à Bordeaux. Voilà tout le malheur de Grand-père. S'il en parle la colère lui noue la gorge : il a vécu la trahison de son fils comme un châtiment :

— Mal m'en a pris de prendre femme à la ville, répète-t-il. Toi, mon petit Lucas, jure-moi que tu ne partiras pas. Promets-moi de ne pas filer à la ville.

J'ai juré. Ma parole je l'ai donnée et je la tiendrai, foi de Lucas !

— Je t'apprendrai la rivière, dit-il les yeux emplis de lumière. Tu ne manqueras de rien.

Il s'inquiète à tort : plus profondes, mes racines sont plus sûres que celles de notre chêne croché là depuis l'empereur Napoléon, près de la vanne du Syndicat d'Irrigation des Marais, lui qui résiste aux tempêtes et garde les toises de mes ancêtres.

Grand-père est un entêté. Et moi je tiens de lui. Non je ne trahirai pas. La rivière, j'y crois ! D'ailleurs elle tient à me garder. Quand je m'en éloigne, elle sait me rappeler. Au collège sa présence ne cesse de me hanter. Certes je ne suis pas né sur l'Aigrette, mais j'ai grandi à bord. Parfois l'été j'y dors, ce sont les mouettes qui me réveillent. Je suis un fils de la rivière. Je ne suis pas un enfant comme les autres. Qu'il tombe trois gouttes, les voilà qui courent s'abriter. Moi j'adore sentir la pluie me fouetter le front. L'hiver ils sont emmitouflés pis que des esquimaux. Et ils attrapent des grippe en veux-tu en voilà. A pêcher, on prend des engelures, mais pas la grippe. J'en conviens, la rivière vous use précocement. Les doigts de Grand-mère sont boudinés à vider le poisson, elle souffre de rhumatismes. Le soir elle les enveloppe d'un linge empli d'un hachis de bardane, un remède

que lui cueille grand-père sur la tombée des îles en lune d'août.

Je ne suis pas comme les autres, vous dis-je ! Supposé qu'ils attrapent un mule, ils se plantent dans la main l'épine qu'il porte sur le dos. Et la main leur gonfle. Pardi ! Quand on le prend, le mule sait se trémousser pour vous la mettre dans la peau. Grand-père m'a montré comment le tenir et comment le fendre sans attendre pour lui tirer le fiel qui en gâterait le goût. Le mule ne se vend guère, c'est trop fade. Sa chair sent la vase. Aussi grand-père en fait-il sécher les filets en plein vent puis il les roule dans le poivre ; ou bien il les fume. Boucanés, ils ont fier goût. Mais gare aux mouettes ! Les voleuses ! Elles ont tôt fait d'envahir la sécherie pour picorer la pêche. Elles sont voraces. Quand sur l'Aigrette nous remontons les haveneaux, elles ne cessent de tournicoter à guetter ce qu'elles pourraient bien nous chiper.

L'estuaire c'est un monde en soi. L'estuaire toutefois, ce n'est pas que de l'eau. Il y a les îles, les basses terres, les prairies humides. Parfois Grand-père m'y emmène vagabonder. Certains oiseaux passent l'hiver chez nous. Dès janvier la

fièvre de la reproduction les tient. Nuit et jour les palus résonnent de leurs appels. Moi j'ai un faible pour ceux qui voyagent, j'envie leur endurance. En mars commence le remont ; la migration pré-nuptiale s'étale jusqu'au début du printemps. J'aime plus que tout la passée des oies qui montent d'Andalousie et traversent l'estuaire. Pour gagner la Norvège, elles traversent l'Europe. A la saison, si nous suivons les crocs du rivage, à tout moment c'est une volée de sarcelles ; si nous allons par les grèves, partout les courlis vermillent sur la vasière, les volées de pluviers nous partent dans les jambes. A la saison de la chasse, Grand-père s'acharne à galoper la bécasse. Que le gel pousse les canards vers le sud, aussitôt il se cloître dans sa tonne à guigner les passées. Grand-père ne tire qu'a bon escient. Il n'aime pas tuer pour tuer. Nous ramenons parfois un gibier que Grand-mère plume et rôtit. Nous faisons un festin de cette billebaude qui sent frais la verdure.

C'est Grand-père encore qui a demandé au maire d'établir la colonne aux Péris en Mer, celle qui se dresse à l'entrée de l'estey. Jadis, elle portait un fanal. De nos jours le chenal est balisé, les radars ont pris la relève. Le Port

Autonome voulait raser la colonne, par esprit d'économie. Grand-père a proposé d'y poser une plaque à la mémoire de ceux qui ne rentreront jamais. Hélas il n'en manque pas. Elle sait faire la méchante notre Gironde. Les Périss en Mer forment une lignée qui se perd dans la nuit des temps. Aux grandes marées, quand l'eau envahit la cuisine, Grand-mère dit qu'elle sent leur présence. Elle allume le cierge de la chandeleur et perchée sur les pierres de l'âtre marmonne ses prières.

Oui, l'estuaire, c'est un monde en soi. Comment pourrais-je ressembler aux autres, ceux du vignoble ou du bourg ? Ils bavardent pour ne rien dire. Moi, je suis de la rivière. Et ma mère aussi, qu'elle le veuille ou non. Quant à l'oncle Paul, c'est encore autre chose. C'est par lui que tout ce qui va suivre est arrivé.

— Tu ne veux vraiment pas goûter mon vin, insiste Grand-père ? Puis dédaigneux : Tu préfères ton jus de chique ?

Aujourd'hui l'oncle Paul est venu déjeuner. Plusieurs fois ces derniers temps il a écrit pour prendre des nouvelles. Comme nous tous, il s'inquiète pour son père, il redoute cette indisposition qui tait son nom. A table il me fait face, assis du côté des hommes. Grand-père préside, dans l'axe. Ma mère et Mamie tiennent le bas bout, côté cuisine. Grand-père, quoi qu'il en ait, s'inquiète, sa jovialité sonne faux. Pressé de masquer son trouble, il redouble de férocité. L'oncle Paul reste égal sous les sarcasmes, sachant trop bien à quoi s'en tenir. Moi, je me tais.

— Je t'ai posé une question, insiste Grand-père en emplissant d'autorité le verre de son fils.

Paroles pour rien, Grand-mère a déjà mis l'eau sur le gaz. A l'école l'oncle Paul était brillant, c'était un garçon sensible. Grand-père n'apprécie pas les gens sensibles, c'est aujourd'hui que je le comprends. Pour apaiser son père, Maman s'est cru obligée de faire la sotte quand elle eût voulu briller. Restée gamine, elle s'en dédommage par des manières d'oison fugueur. A Bordeaux, sous l'aile de son frère, elle s'autorise à retrouver son fonds, elle tente de reprendre un essor longtemps suspendu. Elle rêve de se refaire une vie loin du regard des siens, une vie bien à elle. Je crois qu'elle a engagé une psychanalyse. La crise ne devrait pas tarder.

Tout cela bien sûr, l'enfant de naguère était censé l'ignorer. Au reste qu'eût-il compris au destin des plus grands quand eux-mêmes peinaient à démêler leur fil ? La présence rare de l'oncle Paul, son écoute, l'abord de l'épreuve, tout les portait à voir clair en eux. Le cœur enfiévré, ils ne se gênaient plus pour parler devant moi, pressés qu'ils étaient de se défaire de leurs secrets.

Bref l'oncle Paul aimait l'école, chose impensable au pays. Incompris, empêché d'entreprendre des études, il se résolut à l'exil. Il partit mais il partit les mains vides. A l'époque dont je parle il travaille comme garçon de café, il écrit, murmure-t-on, il déclame sur une scène du quartier Saint-Michel. Comme j'aurais aimé alors lire ses poèmes ! Je comprends cependant qu'il n'y tînt pas. Il fait celui qui a coupé les ponts. C'est dommage qu'ici ses dons aient été rejetés. Comme si le fleuve devait ne s'accommoder que de gens rudes ! Grand-père a pris le bon rôle, lui du moins abat sa besogne. Et quel compère ! Il profite, il réjouit son pantalon. L'oncle Paul est sec comme une trique, le tissu lui claque aux fesses. Il faut l'amarrer quand il vente, dit Grand-père.

Le jus de chique donc, chez nous c'est le café. L'oncle Paul boit volontiers du café. Trop sans doute car ses mains tremblent. Les gens d'ici boivent du café, mais arrosé. L'oncle Paul ne boit pas, c'est-à-dire pas d'alcool. Tout à l'heure il a profité d'un instant d'absence de Grand-père pour vider dans l'évier le vin qu'il lui avait servi. Pour comble, il a porté des livres à ma mère. Après le repas, elle s'enfermera dans sa chambre

avec son trésor. A moi aussi il a offert un livre. Grand-père enrage. A la maison il est des choses qu'il vaut mieux taire, comme cette passion de l'oncle Paul pour la lecture. S'il le pouvait, Grand-père irait biffer le registre d'état civil. D'ailleurs sur notre chêne, les toises de l'oncle Paul ne sont qu'ébauchées. Il a tôt pris le contre-pied en tout. Il ne parle ni chasse ni pêche, il ne s'intéresse pas aux femmes, il n'aime ni manger ni boire, il n'a pas le permis de conduire, il vit exclusivement à la ville et de préférence la nuit. Moi j'aurais aimé le rencontrer plus longuement. A l'époque de ce repas, j'en rêve. Pressentais-je que bientôt je le retrouverais ? C'est grâce à l'oncle Paul que je reprendrai goût au collège, que j'entrerai enfin au Lycée de la Mer. Et ce récit, c'est aussi grâce à lui que je l'entreprendrai. Mais bien des années encore s'écouleront sans que j'en trouve l'audace. Pour l'heure Grand-père a reporté sur moi l'ambition qu'il avait pour son fils, son affection jalouse me garde.

Tout le temps de ce repas je sentirai l'oncle Paul à mille lieues de nos propos. Par la fenêtre, on aperçoit un fleuve qui s'étend à perte de vue, roulant sous une bise tenace. Grisé par l'étendue

sauvage, dévoré de mirages, l'oncle Paul nourrit des pensées qui le débordent, et murmure d'une voix décalée que je saurai plus tard être la voix du fleuve. Grand-père feint de ne rien entendre : qu'un tel fils pût donner voix au fleuve, quelle farce ! quand lui, vieux grognard, n'est plus même reçu des siens ? L'oncle Paul n'a certes rien de ce fils du fleuve qu'avait rêvé son père, lui chétif, les traits paradoxaux d'un possédé, le teint brûlé par le tabac et la chimère. Cet oncle, dois-je le dire, j'en avais peur, une peur qui me suivait jusque dans mon sommeil. Voilà l'homme qui portait la chose, attendant que je m'en saisisse. C'est lui qui plus frayé aux voix obliques recueillera la mémoire éparse des lignées et la mettra en mots; c'est lui qui démêlera cette histoire de la maison dans l'île dont Grand-père m'avait livré les prémices ; c'est lui encore qui dans ses poèmes fera chanter les mânes de ce peuple oublié de la rivière. Usé par cette voix qui dans ses jours ultimes le minait, il s'effaça trop vite. Je me souviens de son regard de visionnaire, du cerne violine qui lui buvait les yeux. Grand-mère finira sur le tard par regagner sa ville et son enfance : c'est elle qui veillera sur les derniers moments de ce fils étonnant. L'oncle

Paul, j'en suis sûr, est retourné au fleuve, il était tissé de ses eaux.

Sentant venir son temps, il se rendit dans l'île. Espérait-il de ce pèlerinage aux sources un répit à son mal ? A regarder les clichés qu'il prit de la maison, du fleuve, et des derniers îliens, de tristes pensées me viennent. Cette maison dans l'île, j'en conterai l'histoire un jour... Pour l'heure il me faut revenir à ce repas où pour la première fois l'oncle Paul m'apparut dans toute sa stature. Déjà il semblait que personne n'entendît plus le parler du fleuve, comme si, en se retirant, cette ère dont j'ai traversé les ultimes remous avait emporté sa langue, comme si l'oncle Paul en avait dû accompagner l'exil et descendre avec elle dans l'oubli. Sa relégation préfigurait celle plus grave, infiniment plus grave, du fleuve. Cet exil du dieu, cette défiguration que pressentait Grand-père sous l'attitude de son fils, qui le fâchait et qu'il n'était pas préparé à comprendre, ce retrait, a laissé confondue une époque dont toute ferveur s'est détournée.

Ce jour-là donc, tandis que Grand-mère achève de desservir la table, aveugle et sourd encore, je ne cesse de me demander pourquoi

l'oncle Paul est venu déjeuner, lui qui ne vient jamais. Après le café Maman lui a fait les honneurs de son perchoir. Ils s'y sont enfermés jusqu'à l'heure du bus de Bordeaux. Qu'est-ce qu'ils complotent ? Même l'oreille collée à la porte je ne parviens à rien entendre. C'est la faute à leur satanée musique ! Selon moi, cette visite de l'oncle Paul ne présage rien de bon.

Au bord du fleuve nous jouissons d'une longue arrière-saison. La brise l'été si vive s'atténue, loin de fraîchir d'un coup l'air se fait plus serein, la rade s'apaise. Partout la vigne empourpre les coteaux, les rosiers dans les parcs, sur les pelouses les hortensias, prolongent leur floraison. Les tourterelles, les cigognes dans les mattes, même la grue si craintive, diffèrent leur envol. Ne le cédant qu'aux tempêtes, notre chêne garde sa couronne pour fêter Noël. Il est le dernier du village à se dénuder, notre empereur, j'en suis fier ! Eh bien cette année-là il se sera dégarni sans attendre la Toussaint. Fallait-il y voir un présage ? Chaque jour de ce novembre, sous la ramée, à l'heure prendre mon bus, je pousse du pied le tapis de feuilles qui s'épaissit. Dans l'aube, tardive à présent, je ressasse ma déconvenue ; cette déroute, j'y

songe durant les cours ; retour du collège tout à l'heure j'y pensais toujours. C'est notre chêne encore que j'observe de la cuisine où ce soir-là je goûte, lorsque j'apprends que ma mère est partie.

Ce n'est pas la première fois qu'elle file à Bordeaux certes, mais je vois bien à l'humeur de Grand-mère qu'elles se sont disputées. A ses gestes froids, à son silence courtois, à mille riens, je sens que Grand-mère a compris ce qu'elle tait : ma mère cette fois-ci ne reviendra pas. Elle est partie pour de bon et moi je devrai rester ici.

Avec le recul du temps, cette fugue ne m'étonne qu'à moitié, le feu couvait de longue date. Quand je suis né Maman était encore au lycée. Elle s'est trouvée enceinte à seize ans. D'aucuns la prennent pour ma grande sœur. Elle paraît si jeune, si fraîche que pour un peu je ferais l'amoureux. Mais rien ne l'ennuie tant que mes attentions. Elle sait se montrer désagréable. Dès que j'arrive à la maison, elle monte dans sa chambre. C'est Grand-mère qui s'occupe de moi depuis toujours. J'entends dire que je n'ai pas de père, c'est faux bien sûr ! Mon père, il existe

quelque part, mais pour moi le *seul* père c'est Grand-père. Et je n'en veux pas d'autre. Il m'aime à sa manière rude, lui et moi nous nous comprenons.

Parfois donc, Maman file à Bordeaux, elle s'installe chez l'oncle Paul. J'ignore ce qu'elle y fait. Grand-mère préfère n'en rien savoir, dit-elle, manière de déjouer ma curiosité. Je vois bien que ma mère supporte mal la vie d'ici. Tout l'y ennuie. Elle rêve d'habiter la ville, d'avoir un vrai travail, le destin d'une femme d'aujourd'hui, d'agir à sa guise sans que tout un chacun murmure. Son agence d'intérim l'appelle de temps à autre, cependant les emplois qu'on lui propose restent sans suite. A la ville il faut avoir des diplômes, et la tête sur les épaules.

Mère célibataire, Maman n'a pas eu de jeunesse, son caractère s'en ressent. Cette part de vie lui manque, elle m'en rend responsable bien sûr. Quand je me plains de sa rudesse, elle prétend que c'est moi qui suis infernal ; Grand-père prend ma défense, l'air crâne il renchérit : c'est que je tiens de bon sang, que j'ai du caractère pardi, à preuve que je suis sans cesse en opposition avec mes enseignants, c'est bon

signe ! J'imagine qu'à l'école maman aussi faisait la rebelle. Je suis trop jeune pour poser des questions, mais il me suffit d'écouter les réflexions, de saisir les regards qui s'échangent, un soupir, un silence. Non ma mère n'est pas à l'aise dans sa vie.

Je suis certain pourtant qu'elle aurait sa place au pays. Elle en juge autrement bien sûr, et elle le montre. On croirait une jeune-fille au pair, secrète, méfiante, un peu sauvage. Dans le cabinet de toilette elle a son petit placard, ses produits de beauté. Mais quand elle se fait belle, la voilà qui joue la revêche, comme si c'était pour d'autres qu'elle se fût mignotée. Parfois, retour de Bordeaux, elle porte les cheveux blonds. Moi, je la préfère dans sa nuance nature, un ton noisette, qui fait chanter ses yeux verts et ses taches de rousseur.

Ma mère reste solitaire ici. Sous sa dureté de commande, elle est trop sensible, trop douce. Sur les photos de l'époque, m'émeut son regard triste et muré que je ne voulais voir. La délicatesse de ses membres, qu'elle tient de Grand-mère, de la ville, lui donne l'allure gracile

et transie d'une aigrette de passage. Au pays, il n'y a d'embauche qu'à la vigne. Lier les sarments sous la bise, vendanger sous la pluie, c'est trop pour elle. Quant aux tâches de la pêche, elle y participe bien sûr, mais la défection de l'oncle Paul rend l'avenir incertain. Que Grand-père reste impotent — je n'ose parler de choses plus graves — nous serions acculés à la faillite. Pour l'heure, quoi qu'il en dise, je suis trop jeune pour la relève. Ma mère espère qu'à la ville au moins elle pourra se refaire une vie. Moi je crois qu'elle se trompe. Mais qui se fût soucié de l'avis d'un gamin ?

Ce jour-là donc, rentrant du collège, je comprends qu'elle est partie et bien partie. Il me suffit d'ouvrir l'armoire pour voir qu'elle a emporté son linge. Dans le cabinet de toilette son placard est vidé. Grand-mère épluche des légumes dans la cuisine et me tourne le dos. Je l'entends qui renifle et se gratte la gorge.

Depuis un mois qu'elle est partie, ma mère n'a pas écrit, elle ne téléphone pas. Grand-père en a pris son parti, il évite de poser des questions, il s'applique à sa pêche, assidu malgré la maladie. Mais le cœur n'y est plus. Il a perdu sa belle égalité d'âme, les discussions tournent court. Et il s'est remis à fumer. Il ne m'invite plus sur l'Aigrette, je n'ai plus l'aubaine de sécher les cours. Je crois qu'il préfère être seul pour remâcher sa rancœur. Seul cependant, il se fatigue, le soir il rentre essoufflé. Après le souper il tire sa chaise sur le seuil, reste à regarder le fleuve, il oublie de dormir, tout va de mal en pis. Tant vaut laisser passer l'orage. Moi touché pourtant plus que lui, je me garde d'épancher ma peine, tout au plus dis-je un mot qui rappelle l'absente :

— Et ces encoches ? demandé-je tandis que nous attendons le bus sous notre chêne.

Je fais l'âne, je sais bien que ce sont les marques de ma mère. Les encoches ne s'élèvent pas bien haut. Elle aussi a dû tôt se refuser au jeu. Comme le bus tarde, nous parlons d'autre chose.

Certains jours, je refais des promenades que nous avons faites Maman et moi. Oh elles furent rares ces promenades ! C'était des jours où sa colère était tombée. C'est l'été, il fait chaud. Nous marchons, sa main tient la mienne. Les herbes des marais me fouettent les jambes, maman chantonne et me laisse porter le sac. Je suis fatigué de marcher, je n'ose rien dire cependant de peur de rompre le charme. Je m'efforce, mais en vain ! L'avenir d'un coup m'apparaît noir, qu'est-ce à dire ? Pris de frayeur, Maman je serre ta main. Alors tu penches sur moi ton visage, ma peur s'envole, je ne sais plus que ton sourire, je me jette dans tes bras.

A midi, nous déjeunons sur la digue. Maman cueille en contre-bas des herbes d'elle seule connues.

— Donne ton poignet, dit-elle.

Et elle y tresse les herbes en bracelet.

— Je les garderai au bras jusqu'au dernier jour des vacances.

— Gros bêta, fait-elle pour couper court ; et d'une voie de garçonne : allons lancer des cailloux dans l'eau !

— Chiche ! C'est à qui lance le plus loin !

Le bracelet n'a pas quitté mon poignet. Bientôt c'est l'hiver, la pelouse est rase, les osiers nus. Je refais notre promenade, seul. Je regarde cet arbre, cette rivière, ces falaises lointaines. Je m'efforce d'inventer des papillons, d'entendre l'alouette, de porter un sac imaginaire, de sentir sa main autour de la mienne. Je l'installe auprès de moi par la pensée. Parvenu sur cette digue, je jette des cailloux dans le fleuve. A toi, maintenant ! dis-je. Et de jeter à sa place. — Oh ! fais-je, comme tu lances ! Mais le caillou suivant retombe à mes pieds, je pleure... j'ai failli tomber fou. Là, sur cette digue, j'ai senti monter en moi l'amertume et le désespoir. Il m'est venu l'idée que ma mère est devenue ma mère par révolte. Sait-elle seulement qui est mon père ? Et plus je grandirai, plus elle me fuira, de peur que je la questionne. Et supposé que je ne questionne pas,

mon silence lui serait plus lourd encore. Mais pourquoi cette révolte ? Est-ce par désespérance qu'elle est partie à Bordeaux ?

Je crois que Grand-père n'a pas été tendre avec elle. Il y a de la sauvagerie sur cette rivière, je le sais. Ma mère était une gamine sensible. Ici mieux vaut être taillé à la serpe. La vie d'un petit bout de chou à bord de l'Aigrette en hiver ne devait pas être facile, ni le tourment de grandir entourée de gens rudes, ni la perspective de vivre à jamais au bord de cet estey. Mais à qui eût-elle pu s'en ouvrir ? Elle s'est murée dans sa solitude. Maintenant encore, elle ignore que le pays commence à changer. Un vent neuf souffle sur le fleuve. Mais supposé que s'en aillent ceux qui sauraient porter ce germe de vie, qui donc assumera la mutation ?

Oui, la vie ici commence à perdre sa sauvagerie. Les aigrettes si frêles et si craintives qui avaient déserté la rivière, voilà qu'elles s'approchent à nouveau des humains. Les hérons reviennent en nombre nicher dans les marais et certains couples passent l'hiver chez nous. Même les cigognes sont revenues, qu'on voit dans les mattes piocher des rainettes. De tous

ces oiseaux, c'est l'aigrette que je préfère. J'aime sa façon gracieuse de marcher dans les flaques, de chasser à l'espère les alevins au retour d'eau. Et cette robe d'un blanc qui reste immaculé malgré la vase. Maman me fait penser à une aigrette. Elle s'est enfuie, mais elle reviendra, je le sais. Elle a fui le pays doutant que sa vie puisse y prendre sens, alors même qu'elle n'en peut prendre qu'ici. Qui saura pourtant le lui dire? Le pourrait seul un proche qui ait sa confiance, qui soit fort, sensible au demeurant, et qui sache. Me croira-t-elle jamais ?

Je suis le fils à personne. C'est pour cela que je suis fils du fleuve, pour cela que j'en sais plus qu'on en peut savoir à mon âge. Les autres aussi sauraient s'il ne se trouvait chaque fois un adulte pour leur enlever confiance en ce savoir-là qui monte de la profondeur. Les adultes ont peur de la vie, ils ont peur du fleuve. Grand-père m'a raconté la légende de cette fée de l'estuaire qui vient tresser des bracelets d'herbes aux garçons qui traînent dans les marais. Ils deviennent taciturnes, perdent la tête et finissent par entrer dans le fleuve où elle les noie. Quant à moi, je suis fils du fleuve, je ne me laisserai pas noyer.

Grand-père s'enfonce dans son silence. Porterait-il lui aussi un bracelet d'herbes ? Plus probablement voit-il toutes sortes d'images remonter du passé pour lui gâter la vie. S'il regarde l'horizon, il se sent la gorge nouée. S'il baisse les yeux c'est pour plonger la main dans sa poche et prendre une cigarette. C'est dur. Je sais qu'il a monté de l'alcool à bord. Sur l'Aigrette il est chez lui, Grand-mère ne peut l'y surveiller. Les vies sur le fleuve sont dures, plus dures qu'à la vigne. Et ce n'est pas peu dire !

Grand-père est mort comme un héros : sur sa rivière. Ce jour là, rentré du collège, je sens qu'un drame s'est noué. La chienne des voisins hurle sans fin, c'est une plainte montée de la nuit des âges. Impossible de l'apaiser. Un ciel frais et sec tient l'estuaire depuis quelques jours, ce ciel d'acier que nous connaissons l'hiver. Notre crevettier est à poste dans l'estey, la yole à couple. Sur le pavois les mouettes se chamaillent comme s'il n'était personne à bord. Grand-père travaillerait-il dans la soute ? A la tombée du jour, comme il tarde pour la soupe, je le hèle du quai. Une fois, dix fois : pas de réponse ! Alors j'emprunte le canot du voisin et gagne l'Aigrette. Je le trouve allongé à l'arrière. On dirait qu'il dort. Le pinceau lui a glissé des doigts, le pot de peinture est renversé. Le

médecin diagnostiquera une embolie. Il fallait s'y attendre, essoufflé qu'il était et jamais pressé de se faire soigner. Négligeant même quand il s'agissait de prendre ses médicaments ou de suivre son régime. Pauvre Grand-père ! Moi je n'ai pas pleuré, pas ce jour-là. Je suis trop bouleversé pour laisser couler mes larmes.

Grand-père voulait être incinéré. Il voulait que ses cendres soient répandues sur le fleuve. Le maire vient de monter à bord. Une dizaine de yoles suivent notre sillage, seule l'Aigrette est restée dans l'estey. J'aurais su pourtant la barrer, c'est moi qui la menais quand nous étions en pêche. Oui j'aurais voulu conduire Grand-père au fleuve, j'aurais aimé l'accompagner comme un seigneur, sur son crevettier, je lui devais cet ultime salut. Je suis trop jeune hélas : pour mener l'Aigrette il faut avoir le permis. C'est un pêcheur de Saint-Estèphe qui nous prend à son bord. Ses collègues embarquent tous ceux qu'ils peuvent dans leurs yoles. Une foule émue emplit le port. Le villageois sont descendus nombreux : ceux et celles de la vigne sont là, et mes amis. C'est que Grand-père était aimé. Ceux qui n'ont pu monter dans les yoles resteront sur le quai jusqu'à notre retour, serrés dans le vent glacé.

Maman, qui est venue sitôt alertée, a son visage de bois. A quoi songe-t-elle ? C'est elle qui a loué une voiture et amené l'oncle Paul. Il est là, enveloppé dans sa gabardine que le vent fait claquer. Il en a relevé le col pour couvrir un eczéma qui d'heure en heure lui enflamme le cou. Seul dépasse son crâne rasé. Il paraît amaigri, à bout de souffle, il dissimule son regard derrière des lunettes noires. Le moment est mal choisi pour poser des questions. Le maire prononce son discours. Sa voix s'épuise à couvrir le battement de la machine, les mots se perdent sur la rivière. Une nuée de pigeons fuse du clocher et descend sur nous : le curé qui n'est pas chien a fait sonner le glas, bien que nous ne missions jamais les pieds à l'église.

Grand-père m'a raconté bien des fois les funérailles de son père, que je n'ai pas connu. Il est mort lui aussi d'une maladie de cœur. En ce temps-là, personne ne se faisait incinérer. La bière devait rejoindre le cimetière, le cortège s'étirait dans les vignes derrière le corbillard. Dans l'allée centrale s'élève un caveau à notre nom. Je suis allé le reconnaître avec Grand-mère, y porter un chrysanthème à la Toussaint. Sur la pierre s'égrainent les noms des ancêtres,

jusqu'à celui qui a planté notre chêne au fond de l'estey, et qui semble être le fondateur du clan. Avant lui la lignée paraît se perdre. Ce cimetière est battu des vents, et Grand-mère m'a bien répété qu'elle ne voulait pas y être enterrée. J'y mourrais de froid, dit-elle. J'ai le sentiment qu'elle rêve de retrouver le Bordeaux de sa jeunesse. C'est bien naturel. Notre pays est un endroit rude, il faut pour l'apprécier y être né.

Le maire vient de conclure son discours. Le silence se prolonge, personne ne souffle mot. Maman qui porte l'urne reste prostrée. Alors je la lui prends doucement des mains. Je la serre contre moi. Elle est tiède encore. Je fais un pas jusqu'au pavois, je demeure un instant à regarder la rivière. Comme c'est léger une vie ! Quand je les verse, les cendres font sur l'eau un chemin. Des murmures courent, j'entends des sanglots.

Un enfant présente à Grand-mère une corbeille de pétales. Elle en jette une pincée au vent. La corbeille passe de main en main, chacun fleurit le sillage. Grand-mère pose sur l'eau une couronne d'herbes piquée de roses séchées, une couronne qu'elle a tressée avec des plantes de chez nous. La flamme d'une

chandelle y luit qu'un verre protège du vent. Grand-père aurait aimé ce geste, ce rite antique dédié aux périls en mer.

Grand-père entre au pays du fleuve, un feu se propage en moi, c'est le deuil. Comment saurais-je, soûlé de peine, qu'il entre notre aimé dans la mémoire des lignées : plus qu'aucune terre d'estuaire, la demeure que s'est choisie le fleuve, c'est son peuple. Perdus dans nos pensées, tous nous regardons les eaux emporter vers l'océan la gerbe et son lumignon. Le ciel est gris, les mouettes criillent. Mamie retient ses larmes, elle est furieuse. Ma mère m'embrasse, je sens ses larmes sur ma joue. J'aimerais la retenir, je la sens pressée de repartir avec l'oncle Paul, qu'elle ne vienne pas dire pas le contraire ! Comme si elle ne pouvait rester un peu avec nous ! Je crois qu'elle a eu des mots avec Grand-mère, des mots sur lesquels il est difficile de revenir. Elle garde les yeux baissés, elle se sent coupable, elle ne sait plus de quoi est fait son mal. Là-bas le clapot disperse les dernières cendres, chacun retient son souffle, je laisse l'urne glisser à l'eau. Je regarde au loin l'Aigrette dans l'estey, blanche et légère, ses bras levés, ses filets qui frissonnent. Je la regarde, dans la lumière basse

de février où tourbillonnent trois flocons de neige.

C'est ainsi qu'est parti Grand-Père. Il est parti quelques années trop tôt. Je ne pense à rien de bon pour les temps qui viennent.

Cet hiver-là, plus froid, plus long qu'hiver jamais ne fut, pour moi n'aura de cesse. Ennoblie par son malheur, murée dans son deuil, Grand-mère se vêt de silence et de nuit. Souvent dans le jour qui décroît, je la verrai contenant son sanglot, piquée dans la bise qui fouette les joncs et fait claquer sa blouse. C'est moi qui l'approchant de mille prudences viens lui presser le bras, lui rappeler que la soupe est servie. Parfois, comme elle reste figée, je me hisse sur la pointe des pieds — si peu, étant alors quasi égal en taille — pose mes lèvres sur sa joue. Une larme troussée par la bise frémit à son menton, comme attisée par le couchant. C'est trop d'épreuves à la fois pour parfaire un mariage qu'elle dit avare en bons jours. Du plus loin qu'il me souvienne, je la surprends à remâcher ses souvenirs de l'auberge familiale. A tant écouter Grand-père, elle s'était figurée la

pastorale. Elle n'y trouva que ses brusqueries et la sauvagerie du fleuve, le mécompte fut sévère. Elle prit naturellement sa fille pour confidente. Loin de croire que leurs chuchoteries pussent creuser notre malheur à tous, elles se persuadaient que la ville leur prodiguerait des faveurs ici mal partagées. Durant ces mois d'hiver, dressée face au fleuve, blessée dans son bon droit, Grand-mère en conçoit une aigreur qui vient grever son deuil. Chaque soir, pesant doucement sur son bras, je l'arrache à son ressentiment et la reconduis sous la lampe. Au fil des jours ses joues se sont creusées, ses cheveux ont pris ce ton cendré que le noir du châle blêmit plus encore, et qui fondant au clair deviendra cet argent vapoureux qui lui seyait tant les dernières années.

Cet hiver-là, Grand-mère semble emportée par une dérive qui lui vole ses forces. Aussi comment ne pas m'alarmer pour sa santé ? Elle picore dans les plats, coupe dix fois sa viande. Elle si friande de verdure, néglige de cueillir la mâche qui croît à l'aventure dans les allées. C'est moi qui en croque les rosettes, partageant les feuilles les plus sucrées aux foulques qui bouchonnent au flanc du peyrat. Cela me tient

un instant hors du chagrin, de les voir délicates piquer la bouchée à mes doigts et me câliner de leur œil roux. Dès l'abord de mars elles prennent la route des îles, l'estey se vide de leur silhouettes brunes et bossues, de leur vol nerveux au raz des eaux. Quand chez le mâle rosit la caroncule ivoire qui leur blasonne le front, c'est que monte l'appel des roselières. Le temps approche où les coqs se livreront à des joutes acharnées pour un nid de joncs. Avec la dernière foulque s'est enfui notre hiver, nous laissant confondus, épuisés. Les jours se font plus longs, les giboulées battent les plates-bandes, la mâche, défleurie, y promet de monter en graines.

Cela fera tantôt trois mois... Déjà le milan est de retour. Aiguissant l'azur, son cri piaulé annonce la coulée des jours chauds, la floraison ininterrompue des massifs. Cet été pourtant la maison ne disparaîtra pas sous les hortensias : Grand-mère les a arrachés. Elle n'a pas même accordé un regard aux rosiers que j'avais taillés - moi qui voulais lui faire plaisir... Depuis quelques jours, les choses ne s'arrangent guère : voilà qu'elle ne me parle plus. Que nous cache-t-

elle ? A table on n'entend que le raclement des cuillères.

L'Aigrette reste à l'ancre dans l'estey. Finies les parties de pêche, les levers au point du jour quand Grand-mère dort encore. Quelle excuse aurais-je à présent de manquer la classe ? Mais pour être assidu au collège, je n'en perds pas moins mes moyens, j'accuse durement le coup. A la maison c'est pire encore. La nuit je m'éveille en sueur : quel est ce chien qu'on entend hurler ? Sans éveiller Grand-mère, je passe ma vareuse, les bottes à la main je descends à tâtons, j'explore les alentours. Nul chien, bien entendu. Le vent, lui seul, hurle dans les aubiers, siffle dans les roseaux, me fouette le visage. Eperdument j'aspire la fraîcheur, je marche espérant calmer mon angoisse. De retour sous l'édredon, à peine gagné par le sommeil, j'entends Grand-père qui fourrage dans la cuisine, l'odeur du café monte, sa tasse heurte le grès de l'évier. L'aube va poindre, il m'appelle à mi-voix du bas de l'escalier, c'est pour partir en pêche. Je descends effrayé : la cuisine est plongée dans le noir, l'aube lointaine encore. Grand-mère alertée par mon remue ménage est descendue sur mes pas.

J'éclate en sanglots, elle me serre dans ses bras, puis jetant son châle sur mes épaules, me reconduit à mon lit en maugréant contre la vie. Oui à présent tout m'effraye. Le soir je redoute de m'endormir. Le jour, c'est étrange, le fleuve me semble plus noir que jamais. A l'idée de m'y aventurer je tremble de peur.

D'où me vient cette frayeur ? J'essaie de me rappeler tout ce que Grand-père m'a appris. Peine perdue ! Aurait-il emporté mon aplomb dans la mort ? Je me crois devenu incapable de la moindre manœuvre : filer une ancre, prendre un quai, mouiller un filet... Cette épouvante s'ajoute au faix du deuil. Finie l'enfance, désormais je devrai lutter : tant de choses en nous montent du fonds d'ombre, se liguent, et moi donc palpitant comme un oison ! La crainte autant que le vent gonflera désormais ma voile, j'embarquerai le cœur grave, le disputant à une part de moi qui veut rester à terre.

Grand-père aussi les derniers temps semblait endurer la peur. Son esprit s'égarait. Un beau désordre régnait dans la pêcherie. Et me voilà rongé à mon tour par le doute. J'en viens à remettre en cause mon avenir au pays, ma

vocation de pêcheur. Le sens de ma vie se défait. J'imagine le Principal du collège me fixant l'air narquois, j'enrage.

Parfois le désarroi me tient jusqu'à l'aube. Je lutte, je prends des résolutions, je refonde le sens de ma vie, je me répète que la peur montre la voie à suivre. Après un tel combat contre les forces de la nuit, je me sens plus fort certes, plus lourd, plus homme, mais si épuisé que je peine à rassembler mes esprits. A la récréation ce matin-là il faut que j'aie l'air particulièrement hébété :

— Où en est l'affaire ? murmure Jonathan, l'air gêné.

— Quoi donc ?

— Viens ! dit-il après un silence.

Et quand nous sommes à l'abri des regards :

— Cesse de faire l'innocent ! Tout le monde sait.

Et d'une voix coupée par l'agacement il m'assène ses preuves : pas plus tard qu'hier, alors que nous étions au collège, un acheteur s'est présenté. Il aurait visité l'Aigrette et la pêcherie. Sans vergogne il a questionné les voisins, au village il a entrepris l'épicier, comme ça, pour en savoir plus. L'homme ne s'est caché de rien, au contraire.

C'est pure folie ! Grand-mère ne peut pas faire ça ! Jamais elle n'oserait vendre notre seul bien. Ce serait la fin de tout ! Consterné de tant de candeur, Jonathan me tend une coupure de presse, une annonce qu'elle a passée en cachette. Je me retiens de le rosser, de rage mes lèvres tremblent. Quel affront, et c'est moi le dernier avisé ! Tout s'explique sapristi : les prévenances du Principal, les œillades des camarades, la moue qu'on me sert à la maison.

Le soir j'ai pleuré. Grand-mère en a paru toute retournée. Elle m'a pris dans ses bras et m'a consolé, comme jadis, quand j'étais son tout petit. Nous avons pleuré ensemble, chacun pour soi cependant. Son retour de tendresse n'a pas entamé mon ressentiment. Mais qu'est-ce qui lui a pris ? Et moi je ne compte donc pour rien ? Quel enfant pourrait subir cela et garder la tête froide ? Le tout petit caché en moi ne pouvait que se révolter, se durcir. Les années ont passé, le pardon commence tout juste à percer.

Il s'en vient le temps du pardon. A petits pas il suit sa pente, il annonce la délivrance. C'est lui qui nous libèrera les uns les autres, les vivants comme les morts ; il nous donnera de rallier notre place, de servir enfin notre appel. Le chroniqueur en moi jour après jour fait sa besogne, au fil des pages il fraie la voie à cette intelligence renouvelée des faits. J'en discerne les prémices à cette légèreté des mots, à leur souffle de printemps, à leur sève montant d'un autre printemps, voici tantôt vingt ans...

Depuis quelques jours notre chêne fait ses feuilles. Fidèle à lui-même, il s'est éveillé avant les autres. Il dresse son dôme clair au fond de l'estey, sa couronne de verdure frissonne au vent

du matin. Mais si noble soit-il, je n'ai pas la tête à lui trouver fière mine : la rage m'aveugle. Eh quoi ! L'avenir de notre pêcherie, la parole donnée à Grand-père, ma vie libre sur le fleuve, tout cela mis en cause ! J'enrage. Et cet arbre-là, confit d'orgueil dans sa feuillée, sourd à la ruine de ceux qui l'ont promu, sourd à mon deuil, ce monstre, je le maudis ! Jetant comme fou mon cartable à l'estey, je l'insulte, le frappe, pourquoi fallait-il donc que je m'y hisse ? En trois bonds me voilà au mitan, ne sachant trop ce qu'il en est, cloué par un vertige. Est-ce d'écouter battre mon sang ? Tandis que la tête rejetée j'inspire à pleines goulées, la chasse des nuages là-haut me retrempe l'esprit ; à la cime se balance l'aire où notre couple de milans vient chaque année nicher : du cran Lucas, bientôt tu entendras le cri des aiglons. La vie n'est pas éteinte ! Le monde est là, solide. Du cœur de cet instant — c'est d'un tel cœur que le pardon s'épanche — à travers la feuillée vierge encore, je reconquiers mon fleuve, l'œil rallumé je gagne l'horizon, je touche le coteau, j'y éprouve la vigne gonflée de suc, plus bas j'aperçois l'estey, j'aperçois l'Aigrette qui s'y balance, et notre maison. Je vois Grand-mère qui ouvre les volets du salon. Attendrait-elle une visite ? Et voilà mes

camarades qui posent leurs cartables au pied de l'arbre. Moi dévoré de lumière, à la face du fleuve j'inaugure cette ère extrême où d'emblée j'ai pris ma stature. J'ai l'âge du fleuve.

— Eh bien, lance Jonathan à la cantonade, Lucas a oublié de se réveiller aujourd'hui !

Jonathan ne peut m'apercevoir, ni le bus que de mon perchoir je vois dévaler à travers vignes. Le cœur battant je le laisse se garer sous l'arbre, je regarde mes camarades y monter. La portière claque, le bus repart, il a disparu. Voilà.

Il ne s'attendait pas à me voir entrer. Ni Grand-mère ! La cafetière est sur la table, devant une pile de papiers qu'ils examinent. C'est bien ce que je pensais, voilà notre acheteur à l'œuvre. Un gars au visage massif mangé par une barbe d'écumeur d'où pointent ses yeux roux. Il porte un chandail avachi. Il a jeté sa casquette de patron pêcheur sur la table. Ses bottes sont restées dans l'entrée, noires de vase. Il est en chaussettes, c'est pour cela qu'il cache ses pieds sous la chaise. Une yole se balance devant la maison, le nez dans les roseaux.

Croit-il que je ne le reconnais pas ? C'est l'homme de la yole noire, qui voici peu a tenté

de ravir notre lan. C'est lui qui à l'avant gerbait le tramail tandis que son compère faisait rugir le moteur. C'est à cause de ces bandits que Grand-père a subi sa première attaque. Je me suis renseigné : sur la rivière on l'appelle Teuf, un vilain sobriquet ! Son vrai nom, je n'en veux rien savoir ; jusqu'à la fin des temps pour moi il restera Teuf. Il est des Callonges, le dernier port de Haute-Gironde sur la rive d'en face. Parbleu, sur la rivière tout le monde se connaît. Lui c'est un gars de la Vergne, une terre si basse que de chez nous on la distingue à peine. Celui qui ne connaît pas le pays croirait volontiers que la rivière lèche le pied du coteau qui en fait s'élève en retrait, à six kilomètres de la rive. Pour nous, la Vergne c'est ce trou, un pays de rien. Ce Teuf, qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Nous n'avons nul besoin de ceux d'en face, c'est assez qu'ils viennent piller notre poisson.

Teuf examine les papiers sans piper mot. Grand-mère lui verse un café. Le chat s'est réfugié sous l'escalier, le poil hérissé. Teuf continue de lire, il fait comme si je n'existais pas. Au reste il ne m'a pas salué quand je suis entré. Et moi donc ! Q'importe, je reste assis en face de lui, je suis chez moi, n'est-ce pas ? Mon

manège l'irrite, et je ne fais rien pour arranger les choses, au contraire je renverse sa tasse. Grand-mère va chercher l'éponge, maugrée, elle se retient pourtant de rien dire. Elle ne se sent pas la conscience tranquille. Le fourgon du boulanger arrive en klaxonnant, moi je ne bronche pas. Grand-mère n'ose m'y envoyer. Elle oserait moins encore me laisser seul avec Teuf, elle se demande de quoi nous serions capables.

Grand-père aimait raconter un différend que les pêcheurs d'ici ont réglé à coups de poings avec ceux des Callonges. C'était bien des années avant l'incursion de la yole noire sur notre lan. Un vrai roman, avec poursuite à la voile et abordage au grappin. Grand-père en avait retiré une cicatrice à l'épaule. Personne n'ayant porté plainte, l'affaire fut classée. Le calme revint sur la rivière, jusqu'à la rixe suivante. Ceux d'en face, pour tout dire, c'est l'ennemi juré. S'il savait, Grand-père, qu'un gars de la Vergne veut lui ravir l'Aigrette et pêcher son lan !

Teuf est reparti en disant qu'il allait réfléchir. Sacré malin ! Il a compris que Grand-mère est pressée de se défaire de tout. Et ce n'est ni ma

mère ni l'oncle Paul qui trouveront à y redire, au contraire. Se sachant seul acheteur, Teuf en fait à sa guise. Moi, je ne compte pas. Eh bien nous en reparlerons...

Ce matin j'ai décidé d'aborder le sujet. Grand-mère épluche des légumes dans la cuisine. Là, je sais qu'elle ne fuira pas, elle est sur son terrain. Assis près d'elle, pelant un poireau, je dis :

— Pourquoi as-tu mis en vente l'Aigrette et la pêcherie ?

Elle a levé la tête, piquée. Je poursuis :

— Et pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

Son visage prend une expression consternée, ses yeux gonflés de fatigue cherchent les miens. J'ai honte de mon audace, pourtant une fougue implacable me pousse. Je poursuis :

— Je veux devenir pêcheur, tu le sais, j'ai juré à Grand-père de prendre sa suite.

— Tu es trop jeune, dit-elle, tu as bien le temps de choisir un métier.

— Je sais que l'acte de vente n'est pas signé. Il est encore temps d'y renoncer...

— Tu es trop jeune, tranche-t-elle. Tu dois d'abord faire ton collège. Et puis je ne veux pas que tu ailles sur la rivière. D'ailleurs il n'y a plus de poisson, tu le sais, juste de quoi faire une misère. Et puis je n'ai pas les moyens d'entretenir le bateau...

Voilà ce qu'elle répète. A croire que la rivière n'est pas capable de nourrir ses enfants ! Considérant la cause entendue, la tête penchée, elle s'est remise à peler ses poireaux. Moi, le feu au front, me contenant de mon mieux :

— Je sais que l'acheteur est venu hier encore te voir...

— Je te l'ai dit, tu es trop jeune, crie Grand-mère d'une voix cassée.

Je m'en voudrais d'insister. Il est d'ailleurs bien tard pour annuler la vente, Teuf s'est installé sans attendre. Il a tracté sur la prairie une caravane dans laquelle il habite. Et le voilà chez lui. Quel sans gêne !

— Et que je ne te vois pas rôder par ici ! beugle-t-il du seuil de la pêcherie, la main levée comme pour frapper.

La pêcherie, je n'y vais plus. J'ai bien fait d'en retirer mes avirons et mon filet à crevettes : il s'en serait emparé sans vergogne. Quant à la

yole, il l'a cadenassée, histoire qu'il ne vienne à personne l'idée de l'emprunter. Pendant qu'il enfonçait à grands coups de masse la barre à mine où il l'attache, je sentais la maison trembler. Quelle brute ! Pour ce qui est de payer, Grand-mère est revenue plusieurs fois en rage de la pêcherie. Elle rumine sa déconvenue. Teuf rentre le soir avec de menues prises. C'est normal, il ne connaît pas les coins où se tient le poisson. S'il était moins stupide, il m'aurait demandé.

— Pas de poisson, pas d'argent, répète-t-il, l'air fin.

A l'écouter, c'est nous qui lui redevrions. Quelle crapule ! J'avais pourtant mis Grand-mère en garde.

Accoudé à la fenêtre, je relis pour la troisième fois la lettre de ma mère : l'oncle Paul est atteint du sida. De nos jours les médecins savent ralentir la maladie, écrit-elle. Une issue fatale n'est pas à craindre. Voire ! Mamie ne s'y est guère trompée. Le coup est dur pour elle. Maman pense nous rassurer en écrivant qu'elle va soigner son frère du mieux qu'elle peut, manière de dire qu'elle n'envisage pas de revenir. Le vent secoue la lettre, je suis tenté

d'ouvrir les doigts, elle serait emportée aux cent mille diables. Pour ce qu'elle nous réjouit !

Je n'ai qu'à lever le nez pour observer Teuf. Il mange assis sur le pavois de L'Aigrette. Il pique ses aliments de la pointe du couteau puis fourbit sa lame à la culotte avant de la replier. Quand il a vidé son verre, il se sèche la moustache à la manche. Et de se moucher d'un doigt par-dessus bord. Au moins, il n'aura pas de mouchoir à porter à la laverie ! Je n'avais pas remarqué, abusé par sa tignasse, qu'il a une oreille écourtée. La pointe du pavillon est enlevée comme par une morsure. Est-ce qu'il s'est battu avec un chien qui aurait avalé la bouchée ? Je replie la lettre et ferme la fenêtre.

Voilà plusieurs jours que je n'ai pas vu le martin-pêcheur venir nous régaler de ses facéties. Les oiseaux sentent très bien à qui ils ont affaire. Ils savent aussi respecter la tristesse des humains. Tout le malheur vient du départ de Maman. Grand-mère ne lui pardonne pas de l'avoir laissée seule au pays, seule à prendre soin de moi. N'était-ce pas assez qu'elle fût fâchée avec son fils ? L'annonce de sa maladie

n'arrange rien, bien au contraire. Elle préfère ignorer ses mœurs.

— Pourquoi, dis-je une autre fois qu'ensemble nous épluchons, pourquoi ne vas-tu pas les voir à Bordeaux ? J'irais avec toi, ensemble nous ne manquerions pas de convaincre Maman de revenir.

— Ce n'est pas à moi d'aller la chercher ! Et puis je préfère ne pas voir ce qu'elle fait là-bas.

— Si Maman revient, et avec elle l'oncle Paul, à quatre nous saurons bien faire marcher la pêcherie. Tu le vois, il faut vite renoncer à cette vente.

Elle se prend à hurler, les larmes lui viennent, elle plante là ses légumes et claque la porte. Voilà la négociation dans l'impasse. Nous n'irons pas plus loin.

Moi aussi je suis au bord des larmes. La lettre de ma mère nous a ébranlés. Il ne manquait plus que cela. Mais jusqu'où vont-ils se laisser détruire, tous tant qu'ils sont ? La colère m'a pris. J'ai renversé la table, les légumes et tout. Grand-mère a bien fait de filer, je lui aurais lancé la chaise. Je ne me savais pas si violent. Est-ce la colère de Grand-père qui remonte en moi, la colère de tous les nôtres ? Je ne parviens

pas à oublier Teuf, le sourire aux lèvres et caressant hier au salon notre casque de scaphandrier. Ah, pas de ça, matelot ! Et pour commencer j'enferme dans ma chambre le précieux casque puis le cadre avec la photo de l'oncle Maurice, son diplôme et sa décoration. Quant au poignard, il est hors de question que ce vaurien se l'approprie. Je dois monter à bord de l'Aigrette et le reprendre avant qu'il le découvre. Quel malheur ! Tout file en quenouille. Je n'aurais jamais cru que les adultes perdent si vite pied. Gardent-ils seulement un reste de confiance dans la vie ? Je crains le pire ! Dorénavant c'est à moi d'agir. Mais seul, que faire ? — Encore que seul, je ne le sois point : il y a le fleuve. C'est un allié, une grande force.

Les jours se font plus longs, plus doux. Quel plaisir de rester à la fenêtre jusqu'au crépuscule à regarder le fleuve entrer dans la nuit et les bouées du chenal s'allumer ! Cette année pourtant les hirondelles ne lancent pas leurs cris en pirouettant dans les hauts jusqu'à l'ultime clarté : Teuf a détruit leurs nids ! Soi-disant qu'elles faisaient des saletés dans la pêcherie. Je l'ai vu brandir l'aviron et battre la charpente. Les œufs se sont écrasés à ses pieds. Quel bougre !

Cette année — Grand-père en aurait éprouvé une vraie joie — les canards siffleurs nous ont rendu visite. Venant d'Ibérie, leurs bandes font escale sur les vasières qui bordent l'estey. La nuit, de ma fenêtre dont j'entrebâille le volet, je les observe : ils s'infiltrent sur la prairie pour

brouter le trèfle. Dès que j'entends leur "huï-ouu" flûté glisser du côté de nos carrés de laitues, je frappe du doigt le volet, c'est alors un crépitement d'ailes, les dos blancs des malards font une giboulée de flocons sous la lune. Quelques jours plus tard, les voilà repartis, pressés d'aller nicher dans les tourbières d'Irlande ou les toundras arctiques. Le siffleur est plus menu, plus ramassé que notre colvert auquel d'ailleurs il ne se mêle pas. Le mâle se distingue par sa tête rousse comme un oignon, tachée de jaune au front. Quand les derniers siffleurs nous quittent, sentant à je ne sais quel vent que plus au nord la bruyère perce la neige, chez nous les iris dévoilent leurs boutons, un autre printemps commence.

Un printemps de malheur, hélas ! Jusqu'à la nuit Teuf s'active dans la pêcherie. J'ignore s'il a réglé la vente ou s'il prend possession des lieux de force. Je préfère m'éloigner, je vais pêcher au bout du peyrat. Un filet à crevettes, c'est tout ce qu'il me reste. Assis sur les talons, je regarde la rivière qui coule tantôt vers le large, tantôt vers Bordeaux poussée par la marée. Ce soir j'ai vu passer l'Aigrette menée par Teuf. A quoi bon parlementer, lui demander de m'emmener

pêcher? Il m'a fait comprendre qu'il ne souhaite pas m'avoir dans les jambes. Il me l'a répété. Je le crois capable du pire. La nuit la colère gronde en moi. Le matin je n'ai guère le cœur à déjeuner. Jetant un croûton dans ma poche, je me retire dans notre chêne. Souvent le bus repart sans moi. Le Principal ne va pas tarder à écrire à Grand-mère. Les choses vont se gâter, je m'en fiche !

Sur la place du village il y a une cabine téléphonique. C'est de là que j'ai appelé l'oncle Paul. C'est lui qui a décroché. Ma mère n'était pas auprès de lui. La voix de mon oncle était morne. Sa maladie l'assombrit, le pauvre. J'étais intimidé, cherchant mes mots pour prendre des nouvelles de sa santé, et si pressé surtout de lui parler de Maman : dis-lui, ai-je soupiré, que depuis son départ tout ici semble mort. Reviendra-t-elle bientôt ? Il le faut, car moi je ne trouve plus goût à rien. Embrasse Maman pour moi, ai-je conclu. Comme j'aimerais qu'elle m'embrasse aussi ! Comme j'aimerais entendre sa voix ! — je n'ai pas insisté...

L'oncle Paul approuve-t-il la conduite de ma mère ? Certes il n'a pas un cœur de pierre, il sait

me marquer de l'affection quand il veut, il sent ma peine, mais quoi ? Il a tiré un trait sur le passé. Il ne tient pas à ce que nous réapparaissons dans sa vie, il préfère garder ses mystères, quand bien même devrait-il lutter seul contre la maladie. J'ai entendu Maman dire qu'il vit avec un ami. Au fond je ne lui en veux pas de nous avoir abandonnés. Il a choisi d'être heureux là-bas quand au pays c'était impossible. J'ai coupé court à la conversation, j'ai raccroché.

Et s'il lui prenait de dire à Grand-mère que je lui ai téléphoné ? J'en doute. Certes elle ne pense qu'à lui. Elle aimerait, je crois, se rapprocher. Elle aimerait retourner vivre à Bordeaux, retrouver la maison paternelle où vit sa sœur : cela explique sa hâte à liquider la pêcherie. Je doute pourtant que l'oncle Paul lui téléphone, redoutant qu'elle n'y voie une invite. Il prise trop l'exclusive de sa sœur, leur complicité tout juste reconquise y succomberait. Et du coup l'absence de Maman contraint Grand-mère à rester ici pour s'occuper de moi. Ce qu'il faudrait, c'est convaincre ma mère de rentrer au pays et qu'ensemble nous y préparions le retour de l'oncle Paul : ses soins médicaux ne le retiendront pas toujours à Bordeaux.

Puisque Grand-mère refuse de prendre ma peine au sérieux, puisqu'elle ne veut rien entreprendre pour rétablir la situation, c'est moi qui agirai. J'en suis certain, si je parviens à gagner Bordeaux, je saurai retrouver Maman. J'ignore encore comment je m'y prendrai, mais je sais que je la retrouverai. Et une fois que je l'aurai retrouvée, je saurai la convaincre de revenir au pays. Reste à savoir comment gagner Bordeaux. Prendre la route, que ce soit par le bus ou en auto-stop, me paraît peu judicieux. On me reconnaîtra, on me questionnera, on alertera Grand-mère ; tandis que je veux garder les mains libres, mener mon projet comme je l'entends. La seule manière de rester maître de mes mouvements, c'est de prendre le fleuve, de monter à l'aviron. Et je sais quelle embarcation je prendrai pardi ! Je suis certain que Grand-père m'aurait approuvé : lui au moins m'aurait compris et aidé. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui m'a appris à mener la yole ? N'est-ce pas lui qui a taillé mes avirons ?

— Avec ces avirons, tu peux aller au bout du monde, disait-il. Quand ils seront devenus courts pour toi, je t'en taillerai d'autres — si je suis encore de ce monde, avait-il ajouté tout bas. Et Grand-mère l'avait rabroué de dire des sottises.

Oui, je m'en souviens, cela se passait devant la cheminée. Grand-mère faisait sauter les crêpes, le feu pétillait sous la poêle, Maman tournait la pâte dans la jatte. Et pour l'anniversaire précédent, pour mes douze ans il m'avait fabriqué une truble, un filet à crevettes, avec de la maille réglementaire qu'il avait ramenée de chez Larrieu à Bordeaux — je me répète, j'en ai besoin ; ai-je précisé que Maman y avait joint, pour engranger mes prises, une bourriche équipée de sa bandoulière, une vannerie qu'elle avait tressée avec des scions de notre osier.

— Mon petit homme, avait-elle ajouté malicieuse et soudain heureuse, te voilà équipé, tu peux monter ta pêcherie, moi je viendrai t'aider, sois en certain !

Aurait-elle oublié sa parole ? Quoi qu'il en soit Grand-mère ne cédera pas, elle ne tient pas à ce que je fréquente la rivière. Déjà du vivant de Grand-père elle ne cessait de se plaindre. Las de ses jérémiades, et craignant qu'elle ne la confisque, j'avais remisé ma truble dans la pêcherie, puis je me suis ravisé : bien m'en a pris de la cacher sous mon lit, faute de quoi elle eût été vendue avec les outils de Grand-père. Cette

truble sauvée du désastre, il me faut l'emporter ! A supposer qu'il me faille allonger mon périple, me cacher dans les îles, je dois pouvoir me nourrir de ma pêche. Et la bourriche d'osier, je la prendrai de même, pour rappeler sa parole à Maman. Elle reviendra ma mère, la pêcheerie renaîtra, et nous renaîtrons tous. Oui, pour monter à Bordeaux je passerai par la rivière : je la connais, j'y puiserai des forces, là je me sens protégé. Et puis ce n'est pas seulement moi qui rappellerai Maman, c'est aussi la rivière, et avec elle tout le pays. Ma décision est prise, j'ai hâte maintenant de mettre mon projet à exécution.

Le ciel est resté rose un long moment, puis la nuit s'est installée, claire et douce. Grand-mère dort, j'entends sa respiration régulière. Hardi, c'est le moment mon vieux Lucas ! Hardi pourtant je ne l'étais guère. Je me revois prendre une dernière goulée d'air et tremblant descendre l'escalier sur la pointe des pieds. Enfin j'ouvre la porte : dehors tout est calme. Dans la caravane de Teuf la chandelle est soufflée : le bougre doit dormir à poings fermés. C'est parfait. Il ne mettra pas le nez dehors avant le jour. Je serai loin...

Pour l'heure le fleuve se fond dans l'obscurité, noir sur noir, piqué d'étoiles. J'ai consulté l'annuaire des marées : la lune ne se lèvera guère avant minuit, une demi-lune. Quand elle culminera, l'aube commencera de poindre, ce

sera le plain d'eau. Où serai-je parvenu ? Si je n'ai pas atteint Bordeaux il me faudra mouiller le grappin pour ne pas revenir avec le descendant... Je me revois hésiter, scruter le ciel, puis pour finir marcher vers la yole qui m'attend au bout du môle, à demi posée sur la vase — notre yole ! Teuf croit en être quitte avec son pauvre cadenas. L'innocent ! Il l'a trouvé dans la remise, et moi bien sûr je n'ai eu qu'à prendre dans le buffet le double de la clé.

Voilà les prémices du montant : j'empoigne dans les roseaux les avirons que j'y avais cachés, mon filet à crevettes et quelques vivres serrés dans ma bourriche. Le temps de filer l'amarre, je me dégage en faisant gîter. Le canot glisse. En deux coups d'avirons je gagne l'eau libre où le premier flot m'emporte. Enfin parti ! Mon cœur bat à rompre. Prudence Lucas, il s'agit de ménager ton souffle. Efforce-toi de nager à petits coups. Le chemin risque d'être long !

Ce matin, je suis allé dire au revoir à notre chêne. Qui sait quand je pourrai de nouveau y grimper ? Cette décision que j'ai prise — gagner Bordeaux à l'aviron — n'est pas une mince affaire. Aurais-je su la prendre sans écouter

longuement notre chêne chanter dans le vent. Lui et moi, nous l'avons prise ensemble en quelque sorte. Je me tenais serré contre la maîtresse branche, le vent nous balançait. Le temps semblait s'être arrêté. J'étais dans un temps autre, mes ancêtres en cercle autour de moi. C'est tous ensemble que nous l'avons prise cette décision. Pour finir je suis monté à la cime pour admirer le fleuve et le conjurer de m'aider. Calé dans l'enfourchure, j'ai contemplé l'immense coulée d'eau qui joint les deux horizons. Vers Bordeaux le ciel était embrumé. Puis — j'en avais trop envie — j'ai grimpé jusqu'à l'aire des milans. Elle a servi cette année encore, j'y ai trouvé des débris de coques d'un bel ivoire terni de brun ; y restaient, collés par la fiente, des duvets que la mère s'arrache du poitrail. Les aiglons ne s'attardent pas au nid, il leur faut atteindre leur envergure et rassembler leurs forces pour la migration de fin août.

Le souvenir de notre chêne me donne du cœur pour souquer sur les avirons. C'est que minuit approche. La lune s'apprête à se lever. Son aurore découpe les crêtes du Blayais. Derrière moi les lumières du village tremblent dans la brise qui coule du vignoble. Un oiseau

de nuit croise ma route. Volant à plumer l'eau, il soupire une manière de gvi-houu très doux. C'est, je crois, une chevêche : elle va dans l'île se gaver de grosses sauterelles vertes qui l'été y abondent. Je suis à présent proche du chenal. Les bouées qui le balisent forment une double haie de feux clignotants verts ou rouges. Le courant y fait mousser l'eau, le fleuve frissonne, gargouille. Ses remous tantôt me déroutent, ou bien ses souffles subits, encore que trois coups de pelle suffisent à garder le cap, des coups secs pour éviter les embardées. Comme il fait bon cette nuit tirer sur le bois, sentir dans l'obscurité le rythme des vagues, planter mes avirons sur leurs crêtes pour en cueillir l'élan ! Je ressens la puissance du fleuve, sa force me porte. Ma foulée va rapide, si rapide que j'entends chanter l'étrave. Les avirons volent, souples, équilibrés. Quel fin charpentier Grand-père, il savait faire danser le bois ! A chaque reprise je sens battre à mon poignet le bracelet d'herbes. Tenir Maman tout près, la sentir nager avec moi, quel réconfort ! La surface des eaux semble un poumon qui boit la nuit. J'y puise une ardeur qui brûle mes dernières craintes et m'emplit de vie. Elle me devance, elle chevauche la marée cette onde de vie qui bat en moi, elle gagne

Bordeaux, enveloppe Maman dans son sommeil, lui insuffle ma foi. Oui, la vie de la rivière, pleine, sauvage, et moi de voler sur les eaux. Bordeaux j'y serai bientôt. Plume, poil, écaille, j'y suis déjà ! Grisé j'avance toujours plus vite : voici Pauillac, le Cours Pasteur, ses platanes qui semblent éclairés de l'intérieur par les réverbères, voici les néons du cinéma. Des ruelles qui montent du port me parviennent les relents d'une brasserie, les accents d'une rengaine. Le courant achève de se nouer, j'entends son batillage sur la courtine du port.

La lune s'élève. Sa lueur plaque sur la rivière la silhouette du grand vasard. Un feu de bivouac y brûle, sa fumée coule sur le fleuve, j'en traverse l'écharpe, odeurs des sèves brûlées, des viandes grillées. Bientôt les lumières de Pauillac baissent sur l'horizon, celles de Blaye montent derrière les îles. Il est une heure et demie. Le flot est au plus fort, il se maintiendra deux bonnes heures encore. Hardi Lucas !

Le fleuve est silencieux sauf un bruit de moteur vers l'aval, assez loin pour qu'il soit encore difficile de l'identifier. La brise en porte l'écho puis l'étouffe à nouveau. Ma pensée vole

vers Maman. Songe-t-elle à moi ? Dort-elle ? Peut-être fait-elle la plonge dans une popote du port ? Peut-être pousse-t-elle la serpillière dans un hospice du quartier Saint-Michel... Maman, je ne saurais te voir qu'à la pêcherie, jetant l'anis et le laurier dans le bouillon des crevettes, en casquette de pêche, une chanson aux lèvres. Pourquoi es-tu partie ? Quel mal t'empêche de prendre ta place auprès de nous ? Ce maléfice, nous le vaincrons ! Chaque coup d'aviron me rapproche de toi. Vois-tu, je longe à présent ces deux crevettiers mouillés l'été sous Fort Médoc et dont tu m'as souvent parlé. Ils ressemblent à l'Aigrette : non pourtant, leurs lignes ne sont pas si puissantes. Pour toi ma yole glisse dans leur remous, pour toi ce coup de pelle plus appuyé pour la tenir en ligne. Vrai, quelle merveille cette yole ! Et il faudrait que je m'en défasse ? Cela n'a pas de sens.

Le bruit de moteur s'est rapproché. Je distingue à présent les feux du bateau : il longe le vasard et fouille les roseaux de son projecteur. C'est l'Aigrette, je la reconnais ! Teuf a donc découvert la disparition de la yole. Souffrirait-il d'insomnie, le bougre ou d'une manie de marin qui coupe sa nuit à l'heure du quart ? Pour le

moment il ne peut m'apercevoir dans le trou d'ombre où je suis, mais il ne va pas manquer de venir par ici. Mon seul recours c'est d'aller me cacher à l'entrée du bras mort, dans les pontons qui prolongent la cale du bac. Plusieurs yoles y sont amarrées. Teuf ne viendra pas s'y frotter, il ne prendra pas le risque d'un abordage. Mon vieux Lucas, la poursuite commence plus tôt que prévue, la nuit promet d'être agitée.

Depuis combien de temps la quille gratte-t-elle le gravier ? J'ai dormi Dieu sait comment, blotti dans la yole, la tête sur les genoux. Le jour se lève, la brume couvre la rivière. Une maigre clarté noie la ramure des frênes. Des gouttes s'en détachent, frappent la vase. J'entends sous l'étoiffade la corne d'un cargo, la pétarade d'un hors-bord, les cris d'une mouette. L'eau s'enfuit, elle continuera de descendre jusqu'à midi. J'ai faim, j'ai froid, mes habits sont gorgés de rosée. J'ai toutes les peines à recouvrer mes esprits. Un hennissement retentit derrière moi...

Ô frères farouches ! Mes frères sauvages !
Viens à faillir la foi, c'est vous qu'implore mon

appel ! C'est toi, grand étalon veillant sur la harde, les naseaux dilatés, l'oreille aux aguets. S'il fut jamais nuit salubre, c'est bien celle-ci, j'y aurai contracté un pacte brûlant avec la vie. Qu'il s'agisse du combat que je m'apprête à livrer ce matin-là, qu'il s'agisse des luttes que mène pour cette rivière l'homme que je suis devenu, mes frères sauvages jamais ne m'ont fait défaut. Sitôt que j'évoque leur mémoire, ils se dressent en moi, je sens l'appoint de leur vigueur. Le dis-je assez : si grelottant dans ma yole, seul, affamé, je parvins à me ressaisir, c'est grâce à eux.

Cette nuit-là, avant même que j'aie deviné leur présence, ils me gardaient, ils me soutenaient. Quand vers deux heures du matin Teuf à ma poursuite entre dans le bras mort, j'ai déjà coulé la yole. Quelques pierres suffisent à le maintenir au fond. Caché sous le platelage du ponton, le nez au ras de l'eau, je sens battre l'hélice de l'Aigrette, je vois son projecteur fouiller la rive par-dessus ma tête. Combien de fois Teuf est-il passé à me frôler ? Dieu merci sans me voir ! A la fin le bonhomme s'éloigne. J'ôte les pierres de la yole et la renfloue. Puis je reprends ma route, tantôt ramant de plus belle

pour me réchauffer, tantôt suspendant la cadence pour scruter la nuit. C'est qu'il pourrait revenir, le bougre !

Je suis trempé, couvert de vase, penaud. Combien de fois ai-je serré à mon bras le bracelet d'herbes de Maman? Pourtant plus je le serre, plus il me rappelle la couronne d'herbes livrée au fleuve pour les obsèques de Grand-père. A chaque instant je crois en deviner la chandelle : là-bas, dans le creux des vagues, la flamme vacille, semble s'éteindre, puis toujours reparaît... Je pense à Grand-père, à ses cendres dispersées sur le fleuve. Alors oui, vraiment je me suis senti seul. Alors j'ai commencé à endurer la fatigue. Par moment mes yeux se ferment, je dodeline de la tête. Je continue à tirer sur les bois, hélas le cœur n'y est plus. Au domaine de l'Île Verte un chien prend mon vent, se met à aboyer. Une fenêtre s'allume, puis s'éteint. Je suis plus seul que jamais. Je suis transi, j'ai mal aux fesses, les paumes me brûlent. Grand-père disait qu'au jusant les aloses montant vers le haut cours se plaquent au fond pour attendre la renverse. Pour moi aussi il est temps de faire côte. Sur mon avant les raffineries du Bec d'Ambès illuminent la nuit.

Pris le parti d'aborder, je fais route sur l'île, bientôt je crois percevoir le ressac sur les épis rocheux qui en défendent la berge : c'est alors que du fond de la nuit éclate un hennissement. Puis plus un bruit ! Je tends l'oreille, je fouille l'obscurité : rien que le vent dans les roseaux, la nuit peuplée de froissements, plus hostile désormais.

Troublé, tremblant, j'avise un épi rocheux qu'empêtre un frêne abattu. Sa frondaison feuillée forme un auvent. J'y pousse la yole, la barbouille de vase ; histoire de parfaire le camouflage, j'y joins trois brassées de roseaux. Ces travaux ont achevé de me ruiner, je flageole, hélas j'ai trop mal au dos pour pouvoir me détendre. Assis à l'arrière, noué de crampes, dévoré par les moustiques, je songe au domaine de l'Île Verte. Le régisseur va bientôt s'éveiller. Ne puis-je aller quémander un bol de lait, me chauffer près de l'âtre ? Et parler à quelqu'un ! Il suffit de longer la digue. Sans même courir j'y serais avant l'aube. J'y songe de plus belle quand tout proche cette fois-ci, le hennissement déchire de nouveau la nuit. Est-ce un appel ? Un défi ? D'un bond sautant de la yole, je prends

piéd sur l'épi. Résolu à percer ce mystère, je m'enfonce dans l'île.

Ces chevaux les voilà ! Tapi dans les roseaux, je les vois au clair de lune défiler sur le sentier battu. A peine pris mon vent, ils se figent, oreilles mobiles, cherchant à percer mon mystère. L'étalon posté en serre-file réagit nerveusement, lance des ruades. Une des juments protège son poulain qui se glissant sous elle prend la tétée. Et moi quelle frousse ! Ces chevaux lâchés dans l'île ont probablement recouvré leurs instincts. Repris par la vie sauvage ils peuvent se montrer agressifs.

Le cœur battant, je quitte le couvert. L'étalon en trois bonds se porte à ma rencontre. Dressé de toute sa taille pour me barrer la voie, il frappe le sol de ses sabots, hennit : ami ou ennemi ? Un pas encore, il m'observe, je le considère. Rapidement nous nous identifions : un même air de liberté nous porte. J'hésite encore, effrayé de mon audace, que déjà le troupeau m'entoure. Il est bien tard pour m'esquiver ! Les chevaux me pressent, la tête dressée vers le ciel, nerveux. Ils me poussent jusqu'au cœur de l'île, le sanctuaire de la harde. Là de jeunes mâles donnent libre

cours à leur fougue. Dans la nuit grise, leur troupe passe et repasse comme un éclair sur le marais. Ils lèvent l'eau sous leurs sabots, la lune au zénith y plaque son arc-en-ciel. La vigueur de cette cavalcade me rend mon audace. Plus question d'aller frapper aux volets du régisseur ! C'est ici et nulle part ailleurs, ici avec les chevaux sauvages, mes frères, que je retrouverai la force de poursuivre mon combat.

Lèvres tremblantes, je m'élançai. Evitant les ruades et les coups de dents, j'agrippai la crinière d'un cheval, je l'enfourchai et nous allions, fouettés par le vent de la course. Les bêtes forment un cortège, galopent ventre à terre, se cabrent, hennissent aux étoiles. Dansant à leur tête, mangeant le vent, mon coursier mène le train, s'ébroue, soulève la terre de ses écarts et de ses voltes. Je suis terrifié, le risque est grand d'être désarçonné, piétiné. Longtemps la troupe à nos trousses, nous galopons en pointe. Le souffle va me manquer, quand par bonheur l'allure fléchit, les chevaux se groupent, je me trouve alors au cœur de la harde : les bêtes flanc contre flanc s'engagent sur la lagune. Enveloppés de leur haleine fumante, ils entrent dans le fleuve. Et s'ils voulaient me noyer ?

L'appel du fleuve

J'entoure de mes bras le cou de ma monture, enfouis mon visage dans sa crinière, en respire le suint, mon cœur bat, nous nageons, la harde nage. Un héron réveillé en sursaut s'enfuit à tire d'ailes, une loutre sous un saule se coule dans sa catiche.

Les échos de notre parade seraient-ils parvenus aux métairies ? Ou l'odeur des chevaux ? Là-bas des ombres glissent dans la roselière, des glapissements se répondent. Sur la rive une meute de chiens errants s'attroupe, s'excitant de la voix, poussant des hurlements sauvages. A peine se jettent-ils dans la rivière que les chevaux terrifiés se débandent, refluent vers l'île. Mais les chiens, portés par le premier jasant, sont sur eux avant qu'ils aient pu reprendre pied. Dans l'eau, les chevaux sont démunis : ils ne peuvent compter ni sur leur rapidité, ni sur leurs terribles ruades. Près de moi un molosse mord au cou un jeune mâle à la traîne, s'apprête à l'égorger. La victime aux abois, lance la tête en arrière, roule des yeux exorbités, hennit de terreur, traîne le molosse. La meute sanguinaire se rue à la curée. Je sens

monter la rage en moi. Excitant mon coursier à grands cris, le retenant de se cabrer, le tenant fermement dans la ligne, je le pousse jusqu'à la victime, me porte sur le chien, lui plonge la tête sous l'eau. Suffoqué il desserre les mâchoires, lâche prise. Agrippé à la crinière de la victime, je repousse l'assaillant du talon. Déjà les autres chiens sont sur nous, mais trop tard : mon coursier a repris pied. En trois coups de reins il s'arrache à la vase, gagne d'un bond la berge, et s'enlève dans un galop fou.

Craignant que leur proie leur échappe, les chiens pris d'un accès de fureur redoublent de férocité. Mais la harde maintenant sur son territoire se regroupe et fait front. Ce combat, c'est celui de l'île tout entière, c'est le mien. Ce combat, c'est celui du fleuve, c'est celui des nôtres. Ce combat j'y mettrai mon cœur et nous le gagnerons, foi de Lucas. Un des molosses s'élançe en grondant. Au moment qu'il s'apprête à sauter sur les reins d'un jeune mâle, une ruade l'envoie rouler. J'entends ses os craquer. Rompant leur charge, les autres chiens se dirigent vers le gros de la harde. L'étalon a déjà donné l'alerte, il regroupe les juments, pas assez vite toutefois pour empêcher que les molosses

n'isolent une mère et son petit. Pendant que deux d'entre eux la repoussent, les autres encerclent le poulain. Il est perdu !

Agrippé à la crinière de mon cheval, je tente de le lancer au galop. Je lui frappe les flancs, le bourre de coups. Il grogne, retrousse les babines. Je glisse à terre avant qu'il me morde, échappe ne sais comment à ses sabots. Il me traîne, je le saisis aux naseaux, lui frappe la tête, tandis que se dégageant à grand renfort de ruades, il m'envoie du poitrail bouler sur un chien qui fondait sur le poulain. Je tombe, je le bouscule, ce chien, ses dents claquent dans le vide, ses griffes font voler l'herbe à deux doigts de ma tête. Je roule sous le poulain, qui tremble piqué sur ses pattes maigres, l'œil écarquillé, le col arqué.

Un second molosse fonce à son tour, la gueule ouverte. L'étalon d'un bond lui coupe la route : frappé d'une ruade en pleine course, il retombe disloqué. Ses râles sont couverts par les hennissements. A l'instant qu'un troisième molosse s'élançe, je me relève, m'apprête à le braver, quand une paire de sabots le cueille. Il déguerpit en glapissant. Usant de ruses, l'étalon

le rabat sur la harde des jeunes mâles : avant qu'il ait atteint le fleuve il est piétiné. Les molosses se regroupent pour livrer un dernier assaut. Alors prenant du champ pour charger, la harde s'élançe en un furieux galop. Bousculés, acculés au fleuve, les molosses se trouvent bientôt en piteuse posture, les moins rapides sont piétinés. A bout de souffle les survivants battent en retraite. Terrifiés, la queue basse, ils détalent, se jettent à l'eau et disparaissent dans la nuit.

Le tumulte s'est apaisé. Mêlant leurs hennissements de victoire, les chevaux font cercle autour du poulain : ses yeux sont fous, des frissons le secouent. La robe souillée de boue, le garrot tailladé, la mère lèche son petit. Enfiévré, les jambes raidies, il se serre contre son flanc, se blottit sous elle. Ce poulain malhabile sur ses pattes grêles, il grandira, il deviendra étalon, foi de Lucas, il marchera un jour à la tête de la harde. Et moi je prendrai ma place sur le fleuve. Tous nous assumerons notre destin, le fleuve en sera grandi.

L'étalon écume de rage, il va martelant le sol d'une victime à l'autre, piétine leurs carcasses,

renâcle, lance des ruades, urine sur leurs dépouilles. Je suis fourbu, couvert de boue, gras du suint des chevaux. Autant retourner me laver. Je m'abandonne à la rivière. Que l'eau me paraît tiède ! Le poulain me rejoint. J'entoure son cou de mes deux bras, nous nageons. Sur la berge, là-bas, l'étalon scrute la nuit d'où pourrait surgir un nouvel assaillant, prêt à le déchirer à coup de dents. La rivière semble pourtant retournée à son silence, ne serait, vers l'aval, lointain, un ronronnement, quelque pêcheur matinal sans doute. Je vois l'étalon piaffer en manière de défi, la terre tremble sous ses sabots.

Ces îles de nature, ces lieux comblés de vie, gardons-les tels, l'esprit de notre estuaire l'exige, ne les traitons pas en simples réserves, ce sont des sanctuaires. Chevaux sauvages, oies, saumons venus du fond du nord, de la source des temps, hommes du fleuve, peuple qui clame l'instinct de vie : que vienne à disparaître un seul d'entre eux, homme ou bête, les racines du monde en seraient mutilées. La vie qui a trouvé refuge sur le fleuve et ses îles, nous pêcheurs, les premiers nous en participons, ces élans, nous les portons en nous.

Sur la berge, l'étalon persiste à montrer des signes de nervosité, répondant par des ruades aux glapissements des chiens en déroute. Les fuyards à pleines pattes labourent le courant, plus fort à présent. Le bruit de moteur s'est rapproché. Ne serait-ce pas celui de l'Aigrette ? Notre Jean La Poisse serait-il de retour ? Si j'étais resté plus longtemps au ponton ou si j'avais pris le parti de remonter le bras mort, il n'aurait pas manqué de me trouver. Son projecteur fouille chaque recoin de la roselière. Quoi qu'il fasse cependant, il ne pourra pas refouler plus avant, on ne verra bientôt plus qu'un filet d'eau dans le bras mort, un ru entre deux joues de vase. Teuf est sur nous, le voilà, son projecteur balaye la prairie. Pas têtue notre ami ! Non, pas du tout ! Je n'ai que le temps de plonger sous un osier, déjà le pinceau lumineux étrille les buissons, fauche le marais, et pour finir fuit sur la rivière. Le nez dans l'herbe, plus mort qu'une souche, je l'écoute réduire les gaz, est-ce la rivière qu'il injurie ? Ecartant les osiers, je l'aperçois dans la lumière du projecteur. Deux flammes trouent la nuit. Terrifiés par les détonations, les chevaux éclatent au galop. Agenouillé à la proue, Teuf recharge, épaule et tire encore. Les plombs fouettent l'eau, la

rumeur se répercute, mêlée de glapissements. Quel sauvage ! Je ne le savais pas armé. Les chiens ont pris une volée de plomb. L'Aigrette sur sa lancée est allée s'échouer. Sous le choc le projecteur se décroche de son support et se brise. Profitant de l'aubaine, je m'élançe jusqu'à un aubier dont le tronc me protègera s'il vient à l'idée de ce fou de mitrailler encore. Là, couché dans l'herbe, longtemps j'écouterai Teuf jouer du moteur pour se dégager. Enfin je l'entendrai s'éloigner. Dommage qu'il ne soit pas resté planté dans la vase : les garde-chasses seraient sans faute venus le cueillir. J'en rêve ! Cela m'aurait chauffé le cœur et m'aurait laissé les coudées franches. Quel acharné ! Du train dont il va, les réservoirs de l'Aigrette doivent s'alléger, il lui faudra aller faire le plein de gazole à Pauillac. C'est toujours autant de temps de gagné pour moi !

Les chevaux ont-ils regagné l'herbage ? Je piétine dans le marais, dégrisé, fourbu. Le jour va se lever, l'herbe fume. Tout à mes pensées, je marche vers le fleuve. Mais dans la brume qui s'épaissit, comment retrouver la yole ? Empêché de rien voir, je multiplie les haltes, retenant mon souffle j'écoute. Je devine un vol feutré passant sur la brume, c'est la chevêche rentrant de chasse. J'entends le côôak d'une grenouille, et dans les roseaux le soupir cadencé d'un colvert rappelant sa cane, et rivé à mes pas un souffle étrange où pour finir je reconnais mon propre souffle fusant de ma gorge serrée.

Tout donne à mes pensées un tour angoissant : cette brume que troue la lune, cette mouillure, une poisse ! et cette chape de peur. L'avenir m'apparaît sombre. Une part de moi peut bien

soutenir que ma tiédeur n'est que chimère, l'instant suivant j'y replonge et m'y noie. Grand-père s'en est allé trop tôt pour que je sache encore prendre sa suite. Il s'en faut que sa tâche soit achevée, voilà le vrai ! Saura-t-il jamais trouver le repos ? Je ne compte plus ces petits matins où je crois l'entendre m'appeler pour m'instruire de la pêche ou me conduire sur les traces de nos ancêtres. Que ce soit lui qui appelle, que ce soit moi qui déraisonne, le cruel est que je ne sache ni engager le dialogue, ni apaiser cette voix

En mars dernier, lors du retour d'équinoxe, il y eut, comme souvent à la basse lune, un coup de mer qui fit hausser les eaux. Le noroît enfournait dans l'estuaire. Trois jours durant Grand-mère et moi avons dû vivre à l'étage, abandonnant au fleuve, la cuisine d'abord, puis la salle. Nous dînions dans l'escalier, à la chandelle, au froid, attendant que le vent voulût bien céder.

Quand l'eau s'est retirée, Grand-mère était comme folle, une rage ! Voilà qu'elle ouvre portes et fenêtres, et je te vide les armoires, et je te vide ! Surviennent Maman et l'oncle Paul : les

affaires du défunt s'étaient sur le parquet, la pluie traverse la maison, le vent. Je m'efforce de paraître serein, j'ai envie de pleurer pourtant, je sens rôder Grand-père, son ombre passe ici ou là. Maman et l'oncle Paul avaient-ils alors résolu de mettre la pêcherie à l'encan ? Je voudrais le vomir ce soupçon, hélas il me faut le ravalé. Cette vente, ils l'ont méditée de longtemps, et Grand-mère plus encore, tous héritiers qu'ils sont. Pour autant nul n'en souffle mot. Leur aplomb me glace ! Grand-père n'a pu manquer de les maudire, lui et les nôtres qui ont laissé leurs toises près de la vanne ! Comme je rage, comme je bute à l'absoudre ce silence qui me livrait sans recours ! Notre déconfiture, tout le pays la savait, et la rivière, et notre chêne les bras au ciel, hurlant dans la bise. Ah s'il avait pu parler, rougir son front d'écorce battu de pluie et scarifié ! Bref, il était bien tard pour y rien changer.

Enfin, deux jours entiers on remue la maison de fond en comble. C'est le soir, les femmes sont à chauffer la soupe. Moi, dans ma chambre, je suis le pas de l'oncle qui dans la soupente va et vient parmi les dépouilles. Quel calvaire ! De la belle ordonnance d'antan, rien ne demeure, rien

qui n'ait été fouillé, défait, qu'un pauvre coffret que j'ignorais d'ailleurs et dont Grand-père gardait la clé. Ni Grand-mère, ni Maman n'auraient pour rien osé y toucher. Ce soir-là, l'oncle m'appelle de sa voix blanche. Devant le coffret ouvert, sans un mot, comme sous la motion du défunt, voilà qu'il me remet une liasse qu'il en a tirée : des lettres du grand-oncle qui tenait la maison sur l'île, et l'acte de propriété. Notre racine est crochée dans l'île, je sais cela de bon sang. Je sais surtout que Teuf doit rester ignorant de ces choses et qu'il me faudra tout faire pour le tenir éloigné de l'île.

Au nom de Teuf que je murmure entre mes dents, je frissonne. Marchant d'un pas plus vif, comme interpellé, je forme un vœu : dès que j'aurai ramené Maman au pays, dès que la pêcherie reprendra vie, j'irai sur l'île, je retrouverai la maison et je la relèverai. Effrayé de la gravité de mon vœu, je frémis de plus belle, me fige, promène mon regard alentour. Où suis-je ? Le brouillard s'épaissit à mesure que j'approche du fleuve, je cherche des repères, mais rien ne ressemble plus à un roseau qu'un autre roseau. Que faire ? Assis sur les talons, retenant mon souffle, j'épie les bruits de l'île, des

bruits de roseaux froissés qui depuis peu me suivent. Je me retourne : à vingt pas, la jument et son poulain émergent de la brume ! Ils m'ont retrouvé ! Comme ils passent devant moi, mû par je ne sais quelle intuition, je saisis la crinière du poulain, et lui suivant sa mère, nous voilà clopinant épaule contre épaule. Combien de fois la jument s'est-elle plantée le cou tendu, grognant, quêtant dans la nuit ? Combien de fois ai-je pris à pleins bras la tête du poulain pour calmer son angoisse, écartant la mèche qui lui couvre le front, lui caressant la joue, lui flattant l'encolure du plat de la main ? Les minutes passent, je doute de retrouver mon chemin avant la marée, quand bientôt je distingue les murmures du courant, je devine l'épi où j'ai laissé la yole.

Les ultimes clartés de la lune perçant la brume découpent les frondaisons de mon frêne. Une lame d'eau clapote encore sous la yole. Avant qu'elle ne s'échoue je la pousse le long de l'épi, jusqu'à un fond de graviers. Je peux sans crainte la tirer de sa cache puisqu'aussi bien passerait-il à raser l'estran, Teuf ne saurait rien voir dans cette brume. Près de moi la jument s'abreuve à grands traits. Son poulain se presse

contre son flanc, les oreilles frémissantes. Assis dans la yole, je lui flatte le poitrail, ses naseaux frôlent ma joue. C'est tiède, c'est mouillé. La jument croque la pomme en quartiers posée sur ma main grande ouverte, ma dernière pomme. Une grande paix m'envahit, je songe à ma mère. Dort-elle à cette heure, pense-t-elle à moi ? A la fin, sentant le sommeil me gagner, j'ai posé ma tête dans mes bras, je me suis assoupi. Autant qu'il m'en souviennne...

Sans Grand-père, sans les histoires qu'il me contait, comment aurais-je trouvé la force de rejoindre Bordeaux par la rivière ? Et sans les chevaux, sans leur fougue, je frappais aux volets du domaine. Le régisseur eût donné l'alerte, c'en était fait de ma quête.

Dans le petit matin, seul dans la brume, perdu sur une île de l'estuaire, je fais le point et je reprends courage. La rivière me conduira jusqu'à Bordeaux, j'en ai la certitude. Quoi qu'il advienne le fleuve ne m'abandonnera pas. Ce que j'ai vu cette nuit, ce que j'ai vécu, je fais serment de le garder vivace en moi, je promets d'y rester fidèle. Cette inspiration, il me fallait

la partager de suite, mais où trouver les mots pour la dire, et quand même, qui aurait su l'entendre ? Ma gaucherie me rendrait donc solitaire à jamais ? Aujourd'hui comme alors je souffre de cet esseulement, il n'est que la rivière où je me sache compris. Là, je me sais en harmonie, je me sens adopté. Mais tout clairvoyant que je sois, il est ce matin-là une aide que je suis loin de soupçonner : celle de l'oncle Paul. Sans lui, sans son écoute, trouverais-je à présent la force de témoigner, de rompre ma solitude ? Ce livre, je le répète, c'est avant tout son œuvre, un monde sœur de la rivière.

Tout en pensant de la sorte, dans mon canot plus heureux qu'un roi, je hume le relent des vasières. J'y discerne nappant la brume des senteurs d'herbe mêlées au suint des chevaux. Je savoure le toc-toc d'un pic-vert, les jacasseries d'une pie. Haut par-dessus la brume je devine un avion qui prend son alignement pour atterrir à Mérignac. Je sens par-delà l'île et le bras mort l'arôme du vignoble de Margaux, je distingue le piquant d'un foyer — celui du régisseur de l'île ? — et liant le tout, tenace et mythique, mon propre fumet de chien mouillé.

A cette heure, Grand-mère doit s'empresse dans sa cuisine. Elle passe la chicorée, elle tranche la miche, en jette les miettes aux oiseaux. Elle aime déjeuner en regardant les merles becqueter sur le seuil. Elle leur parle, dit-elle. Ces querelleurs sont sans vergogne, ils n'hésitent pas à frapper aux vitres quand leur pitance tarde. Ce matin, Grand-mère n'ira pas pousser ma porte avant onze heures pensant que je fais la grasse-matinée. Sur ce point je suis rassuré.

Quant à Teuf, cet obstiné, nul doute qu'il est sur la rivière à fouiller les recoins. Et si la brume se lève ? Sois tranquille mon vieux Lucas, il ne te trouvera pas ! Il n'est pas d'ici. Moi je connais l'endroit, je sais les esteys où me glisser, les hauts fonds où pousser mon canot tandis que l'Aigrette s'échouera. Pauvre Teuf, tout malin qu'il soit, je lui filerai entre les doigts. Par ce calme plat les bruits portent : le moteur de l'Aigrette, je sais le distinguer entre mille. Je l'entendrai venir, comme je l'ai entendu cette nuit, je n'ai pas de soucis à me faire — Tu parles tout seul, mon vieux Lucas ? Eh quoi ! C'est qu'il me faut rameuter mes forces. La fatigue se fait sentir, pour un peu j'en resterais là...

A vrai dire c'est l'attente qui me mine. Comment occuper mon inquiétude jusqu'à la renverse ? Quels jeux inventer ? Je taille une écorce avec mon canif, c'est un drakkar. Je le lance dans le courant, il s'enfonce dans la brume. J'admire sur la rive la rosée prise dans la toile d'une épeire, une rainette qui chasse dans l'herbe. Quel vacarme font les oiseaux, oh rien ne les gêne ces agités ! Je frappe dans mes mains : intrigués ils se taisent. Je taille un sifflet dans la hampe d'un roseau, les voilà qui répondent. En déplaçant mes lèvres sur mon calumet j'émetts un son flûté ; en perçant la tige, une frouée sur deux notes ; en pinçant une feuille de chiendent entre mes pouces, comme une anche, une plainte enrouée. Puis je frappe deux morceaux de bois sec, c'est un caquet, une crécelle. Je lance des graviers dans la vase pour obtenir un floc sonore. Je sens l'audace me revenir. Je me dresse sur mes jambes, m'étire, chante : manière pour moi d'exister, de marquer mon territoire, d'affirmer ma présence et ma foi.

Il est onze heures, le soleil creuse la brume, l'aveugle. J'ai faim. Un vol de moucheron danse devant mon visage. Une libellule se pose

sur mon épaule. Invisible, un cheval broute, je l'entends arracher l'herbe en soufflant, taper du sabot. Et si je pêchais des crevettes avec mon filet ? Je pourrais les appâter avec du crottin, il n'en manque pas sur l'île. Je parie que les crevettes vont adorer le crottin. Et pour finir me faudra-t-il les manger crues, mes crevettes ? Bah, il me reste du chocolat : des crevettes crues assaisonnées de chocolat, pourquoi pas ?

Je songe à ma mère. A l'automne nous allions ramasser des pommes sous les haies, des pommes sauvages et des coings que Grand-mère cuisait en gelée ; et cueillir des mûres par les halliers. Comment ferais-je pour retrouver ma mère dans Bordeaux ? Et où dormirais-je la nuit prochaine ? Se souviendra-t-elle des mûres que nous cueillions ? Les après-midi d'été, quand la brise blanchit la rivière, nous allions sur la digue lancer le cerf-volant. Et tant tire la brise qu'il fallait le tenir à nous deux. Ou bien nous partions à vélo par les mattes jusqu'au phare de Richard et ramassions des coques de naissain sous la digue, brillantes comme des nacres. Maman les enfilait sur un raphia pour faire un carillon. J'en avais suspendu un à mon volet, je m'endormais en l'écoutant tinter. A supposer que

je trouve maman, que lui dirai-je ? Se souviendra-t-elle de la plage aux nacres ?

Vers onze heures trente, la brume persistant, je grimpe dans un frêne. A la cime je débouche dans le ciel. Soleil ! La rivière est nappée d'un voile éblouissant, ébouriffé de mèches, de tentacules, et ce voile glisse d'aval, tiré par les eaux. C'est comme un fleuve de lait qui lèche le coteau. Au-dessus de ce voile, dans l'azur, plane un couple de milans. La réverbération des brumes les frappe à revers. Leurs cuisses et leur ventre, d'un ton plus roux que le manteau, lancent des reflets virant au brun sur le poitrail. Les milans, comme s'ils m'avaient reconnu, font éclater leurs trilles, mouchetant comme des cabris. Leurs piques promettent un belle journée, avant midi la brume sera levée.

Sans attendre je me laisse glisser à terre et regagne la yole de peur que les derniers remous du descendant ne l'échouent. Ce serait trop bête de l'avoir tenue à flot jusqu'à maintenant pour au dernier moment rester prisonnier de l'île. Teuf aurait beau jeu de venir me cueillir. La renverse d'ailleurs ne saurait tarder.

Une série de vagues puissantes soulève et chasse la yole. A main gauche défile la muraille d'un cargo montant. Un autre le suit de près, dont la silhouette déjà plombe la brume. Attentif à ne pas verser, j'attends pour mieux les examiner que leur dernière vague m'ait déposé.

Quelle distance ai-je parcourue depuis que j'ai quitté l'île ? Dans cette purée de pois je peine à distinguer les bouées du chenal. Je me retourne sans cesse, de peur d'un abordage. Lancé par le courant la yole s'y briserait. Et pas question de serrer la rive, plus périlleuse encore avec ses appontements en saillie et ses cabanes de pêche sur leurs pilots. Comment prendre mes repères ? Je présume me trouver au droit de la digue qui prolonge l'île et ferme le bras mort : sous la rumeur des raffineries du Bec d'Ambès, je discerne à main droite un murmure, sans

doute le chuintement des eaux sur ses enrochements. Par place la brume s'amincit, le ciel éblouit, j'étouffe. Une haleine enfiévrée ressort : les relents de la torchère. Sans cette brume je verrais les quatre cheminées de la centrale électrique, et vers l'amont le méandre du fleuve. Dominant la lisière des aubiers, je verrais en filigrane les pylônes du Pont d'Aquitaine. Bordeaux n'est qu'à quelques milles à vol d'oiseau, et à peine plus par le fleuve. J'y serai dans deux heures si tout va bien. Je doute fort que Teuf me trouve à présent. Me chercherait-il encore, qu'au Bec d'Ambes un trait de génie pourrait le faire entrer en Dordogne, ce fou.

Les deux cargos s'éloignent, laissant la rivière agitée par le ressac. Je m'efforce de remettre de l'ordre dans la yole où mon paquetage a versé. A entendre le bruit qui monte d'aval, j'ai le sentiment qu'approche un troisième cargo. Difficile à dire toutefois, de partout le ronflement des machines emplît le fleuve, les cornes de brume se répondent. J'écarquille les yeux, suspends mon souffle pour mieux deviner. Occupé à scruter l'aval, j'ai manqué de voir la brume s'amenuiser vers Bordeaux. Ahuri

j'émerge de la nappe. Tombant de partout la clarté blesse les yeux, multiplié par le clapot le soleil étincelle. La rive n'est pas à la place que je croyais, ni la digue, je suis désorienté. Et voilà qu'émerge à son tour le troisième cargo : un transport de grain en vrac qui va charger aux silos de Bassens. Les matelots se hâtent de libérer les panneaux de cale, leur vacarme s'ajoute au bruit des machines. Le cargo est léger, il dresse tout près de moi, trop près ! un mur qui cache la rivière. Le timonier qui dans la brume ne m'a vu qu'au dernier moment, lance un coup de sirène bref. Son bulbe d'étrave déchire et lève l'eau. Mon vieux Lucas ne te laisse pas surprendre, aborde la vague d'étrave de trois quarts sinon tu vas te retrouver à l'eau. Je négocie la triple lame, me voilà sur la dernière crête, je chante victoire, je chante encore quand de derrière le cargo jaillit l'Aigrette que je n'avais pu voir ni entendre. Aïe !

Teuf a deviné que j'allais me réfugier sur les hauts fonds où il ne pourrait me suivre. Il s'élançe pour me couper la retraite, il arrive, il va m'éperonner ce fou ! Avant que j'aie pu plonger, il a bousculé la yole. Le bois craque, le

choc me jette dans le fond, déjà Teuf a passé une saisine à mon bord, il bondit sur moi.

— Alors mon gars, on voulait filer ?

Il demeure un instant à m'écraser de tout son poids pour s'assurer que je me rends à son arbitre. Je sens sa barbe contre ma joue, l'acidité de sa sueur, les bonds de son cœur, tandis que nos embarcations sur leur lancée vont s'échouer sur le haut fond. J'entends l'hélice brasser, puis cogner, avant que le moteur ne cale. La vague que nous avons levée court sur la berge, je l'entends interminablement froisser les roseaux.

Lorsqu'il me fait relever, je vois que l'Aigrette gîte sur tribord. Pour le coup nous sommes échoués, bien échoués. Il me pousse à son bord et me suit d'un bond. Ah tu peux jubiler ! Tu as retrouvé la yole et le voleur. Quant à moi, quel gâchis ! Mon voyage est compromis, je n'atteindrai pas Bordeaux. Une tristesse infinie m'envahit à l'idée que tout dès lors ne pourra qu'empirer. Et maintenant, mon vieux Lucas, attends-toi au pire, voilà Teuf qui retrousse ses manches.

Un pied sur le pavois, je m'apprête à plonger quand il me saisit par les cheveux et me culbute.

De douleur l'eau m'en perle aux yeux. Sans attendre je me suis relevé, le poing prêt à partir. Et lui de m'entourer à bras contre sa poitrine, si fort que j'en entends mes côtes craquer. A court de souffle, horrifié, je prends le parti de me livrer. Il me pousse dans la cabine. J'y retrouve les traces de Grand-père, cent bribes de notre vie sur la rivière : notre ligne de sonde dans sa caissette, lovée sur un bois flotté que j'avais taillé. Et là, sur la cloison, le crâne de cormoran que nous avons trouvé sur l'île, son bec blanchi au soleil et au vent. Et la tresse de roseau sur la roue du gouvernail, avec ses épissures et ses grappes de naissain. D'émotion j'en oublierais Teuf. Ce n'est pas le moment, cette brute est capable du pire. Sur le fleuve, personne pour s'interposer. Si ce fou veut en finir avec moi, il peut prétendre qu'il a retrouvé la barque vide. Personne n'ira le contredire. Le voilà justement qui achève de tonitruer dans sa radio portative, le voilà qui revient.

— A genoux, hurle-t-il, à genoux !

Et comme je fais le fier, il me déchire l'oreille, m'agenouille et me plaque contre la cloison :

— Et ne t'avise pas de sauter par-dessus bord : j'irais te repêcher avec le canot. Et avec moins

d'égarde, poursuit-il en posant sa radio. J'aperçois sous le tableau de bord, la pétoire que je l'ai vue décharger sur les molosses cette nuit.

Si seulement je parvenais à saisir le poignard de l'oncle Maurice ! Hélas il a un pied sur la trappe. Je tente de le bousculer. Peine perdue. Il m'écrase le ventre de son genou, un gros rire lui pétrit la gorge. Mes doigts suivent le bord de la trappe, je vais l'ouvrir quand me tirant par les cheveux, il me relève, colle sa tête à deux doigts de la mienne, et braquant ses yeux dans les miens :

— Rappelle-toi mon gars : moi faut pas venir me chercher !

Le voilà qui me jette à nouveau sur le pont. J'y roule. Et tandis qu'il s'apprête à sortir :

— J'ai prévenu par radio la gendarmerie maritime qu'on ne cherche plus mon canot. Ils nous attendront à Bordeaux.

— A Bordeaux ? dis-je, soulevant enfin la trappe.

— Tant qu'à faire ! J'ai passé la matinée à refouler, cette fois nous suivrons la marée. Et sans même se tourner vers moi : les gendarmes vont prévenir ta grand-mère qui les avait déjà

alertés. As-tu pensé, petit, à l'inquiétude que tu lui as donnée ? Ne recommence jamais.

Et moi j'ai laissé retomber la trappe.

Ainsi nous allons faire route sur Bordeaux ? A quoi bon puisque j'y serai pris en main et traité comme un fugueur. On me ramènera chez Grand-mère, j'en serai quitte pour la honte et le remords. Est-il donc interdit à un enfant de vivre auprès de sa mère ? Calme-toi Lucas ! Ne brusque pas ton récit ! Efforce-toi de peser tes mots. Cette rixe avec Teuf dis-tu, rien qu'une sottise rixe ? Non pas ! Ta vie s'y joue. Cet enfantement, sauras-tu le remémorer sans te durcir ? Laisse résonner en toi ta propre voix. Laisse-la te dire celui que tu es, laisse-la te réconcilier, t'ouvrir un chemin pour habiter plus pleinement le monde.

Ce matin-là donc, j'ai le sentiment de jouer mon va-tout. Face à Teuf je n'en mène pas large. Si je me laisse humilier, c'en est fait de l'avenir.

Que me gagne la colère, que je perde mon aplomb, je ne saurai rallier personne à ma cause, qui moins est ma mère. Dès lors adieu la pêcheurie ! Adieu tout ce que je sens croître en moi, l'appel de notre lignée, l'ardeur à relever notre maison, l'élan d'une vie vouée au fleuve.

— Tu vas goûter de l'école pour délinquants, marmonne Teuf.

Oui le temps d'un rien, garant, lucide, je noue mes forces, doutant et, tant pis, tâchant de donner à mes paroles un tour résolu.

— Vous croyez me faire peur ? dis-je en braquant mes yeux dans les siens.

— Ils vont te dresser, crois-moi !

— Vous semblez connaître ça.

— Tu l'as dit ! Je sais de quoi je parle.

Le voilà qui se rembrunit. Il enfonce les mains dans les poches, l'air buté. Je vois qu'il ne demande qu'à être soulagé de son secret.

— Qu'aviez-vous donc fait ?

— Moi aussi un jour j'ai volé une barque.

— Moi je ne l'ai pas volée, cette barque. Je l'ai juste empruntée. Et puis c'est celle de Grand-père.

— C'est la mienne maintenant.

— Sans doute avez-vous signé des papiers mais cette pêcheurie c'est mon bien.

— Assez parlé, tranche Teuf en se rattrapant au bras de pêche.

Je sens sous nos pieds le flot soulever le bateau. Nous oscillons.

— Je vais aller porter une ancre au large, dit-il, de peur que le courant nous pousse à la berge. Aide-moi.

Je saute dans la yole, la déhale sous la proue de l'Aigrette. Teuf me fait passer l'ancre, dix brasses de chaîne, et la grande aussière qu'il tourne au taquet de l'Aigrette. Puis m'ayant rejoint, il prend les avirons tandis qu'à l'arrière je fais filer l'aussière que j'ai maillée sur la chaîne. C'est un homme puissant, je sens l'attaque de ses pelles nous tirer au large. Parvenu en bout de chaîne, je mouille l'ancre et nous nous dépêchons de regagner le bord.

Bientôt le pont se relève de sa gîte. Teuf lance le moteur. Assis sur le pavois, je considère le sillage que nous laissons dans le courant, je pleure mon aventure, je remâche ma rage. A la pointe de l'île le grand étalon nous observe. Je le vois pour la première fois sous le soleil d'une belle journée, sa crinière volant dans la brise qu'a levée la marée. L'Aigrette est maintenant

dans ses lignes. D'un instant à l'autre elle va glisser sur la vase, s'aligner sur son mouillage qui la débordera du haut fond.

Les minutes passent, l'Aigrette s'est décollée, elle ne s'aligne pas sur son mouillage.

— Je vais pousser au moteur, dit Teuf.

A peine enclenché, le moteur se met à tousser, perd des tours. L'échappement fume. Penché sur l'arrière, la gaffe à bout de bras, Teuf fouille l'eau. Plusieurs fois il tente de relancer. Marche avant, marche arrière : peine perdue. Il faut se rendre à l'évidence, l'hélice est engagée. Sans doute lors de l'échouage a-t-elle croché une aussière abandonnée là ?

Plusieurs fois il saute dans la yole. Plongeant sa gaffe il tente de reconnaître l'obstacle, de le crocher. En vain. Je l'entends souffler et grogner, sachant trop bien qu'il ne parviendra à rien.

— Qu'ai j'ai fait au ciel ? répète-t-il.

Pour finir il reste un moment prostré à regarder notre sillage. Un beau sillage maintenant. Je regarde ses gros poings, je m'attends à sa colère. Je l'aurais méritée. Dieu

merci elle ne retombe pas sur moi, et cela me rend coupable plus encore.

— Laissez-moi faire, dis-je. Et j'ôte la chemise.

— Et si tu te noies ?

— Je ne me noierai pas.

— Le courant va te pousser sous le bateau.

— Coupez les gaz, lui dis-je, je ne tiens pas à finir dans l'hélice.

Teuf m'assure sous les bras d'une écoute dont il garde le bout, prêt à me hisser au moindre appel. Et il me confie son couteau de pêche.

— Prends garde, il coupe comme un rasoir.

Déjà je disparaissais sous l'eau.

Comme la Gironde est tiède ! Je me sens lavé des fatigues de la nuit, de ma déconvenue. Mes forces semblent intactes. J'ai glissé le couteau dans l'anneau d'herbes à mon bras, ainsi je garde libres mes deux mains. L'eau ne laisse filtrer qu'un jour glauque, qu'importe, ma main explore le gouvernail, suit sa courbe jusqu'à l'hélice, y trouve la corde. C'est un jeu de s'y déhaler. Elle aboutit à un corps-mort envasé dont n'émerge que l'anneau d'acier. Ainsi l'Aigrette est prisonnière, solidement maillée au fond. L'aussière est tendue si raide que le bateau ne peut se relever avec la marée. Nous sommes en grand danger. A bout de souffle, je remonte.

Accoté à la yole, je livre à Teuf les résultats de mon sondage. Il en saisit tout de suite la portée. Déjà l'Aigrette pique de l'arrière. Et l'eau monte à vue d'œil : cette ligne de roseaux tout à l'heure émergée à maintenant les racines couvertes. Si nous voulons sauver l'Aigrette, il n'y a pas une minute à perdre. Et tout d'abord, il faut la libérer du fond.

Je plonge et j'agrippe l'hélice. L'aussière y est terriblement souquée, mes efforts pour la détourner restent vains. Il faudrait avant tout la séparer du corps-mort. J'ai passé mon bras autour d'une des pales, et arc-bouté contre la coque, je commence d'en couper les torons. Combien de fois suis-je remonté à la surface reprendre des forces ? Accroché à la yole, les yeux au ciel, j'aspire à pleins poumons. Je sens peser sur moi le regard de Teuf. L'Aigrette se cabre de plus en plus. Il est temps d'en finir, de trancher le cœur de l'aussière. Ultime plongée. J'y porte la lame de toute ma force. Elle s'enfonce puis casse net : l'aussière est armée d'un câble d'acier. Sacré nom ! Comme je rage !

A bout de souffle, je m'élançai vers la surface, quand je suis violemment rappelé par le

poignet. Mon bracelet d'herbe s'est pris dans le toron d'acier. C'est horrible ! Tout mon effort ne sert qu'à me déchirer la peau. L'air me manque. J'étouffe. Pas d'hésitation ! Y plantant le moignon de lame, je tranche le bracelet. L'eau se colore de mon sang.

Teuf m'aide à regagner le pont où j'ai jeté les restes de son couteau. Mon sang coule. L'aigrette pointe sa proue au ciel. L'Arbre d'hélice est solidement fixé, je le sais, il ne s'arrachera pas. Dans quelques instants le bateau va s'emplir et tout sera fini. Alors, d'un bond je suis dans la cabine. Vite ! Le poignard de l'oncle Maurice ! Je glisse le bras sous le plancher, je dégaine.

Teuf me regarde interloqué sauter du pavois, le poignard à la main. Son regard est comme fou. Courage ! S'il s'agit d'une aussière ancienne, le cœur doit en être rongé. Il ne résistera pas à l'acier du poignard dont la lame est crantée. J'en introduis la pointe sous les torons et les sens rompre en grinçant. En trois plongées il ne reste qu'un brin rouillé qui finit par céder. D'un coup la coque arrachée au fond bondit. L'aigrette est sauvée !

Accoté à la yole dans le remous, je regarde l'Aigrette nous écarter de la berge, halée sur son mouillage. Teuf trépigne de joie, bat le pont dans une danse endiablée. Reste à dégager l'hélice des tours d'aussière qui l'emprisonnent. Le courant plus vif à présent, rend mon travail sous l'eau épuisant et dangereux, sans compter le sang que j'ai perdu. Je porte une morsure à mon poignet.

— Il faut relever le mouillage, dit Teuf : nous dériverons, tu seras plus à l'aise.

Me tendant la main, il me hisse à bord et nous courons relever l'ancre, la laissant en pendille, parée à mouiller. Le courant à cet endroit pousse vers le milieu du fleuve, l'espace à courir n'y manque guère. L'Aigrette s'immobilise sur l'eau tandis que la berge se met à défiler.

En moins de dix plongées, l'hélice est dégagée. Victorieux mais fourbu, je remonte le dernier tronçon de l'aussière et le jette dans la yole.

— Et voilà le travail !

Ma joie pourtant se défait. Je reste là, confondu, le souffle ruiné. Des lueurs dansent dans mes yeux, mes doigts se desserrent.

— Hâte-toi de remonter ! hurle Teuf.

Lui qui voulait tout à l'heure me battre, voilà qu'il saute affolé dans la yole, me prend la main. Mesurant ma faiblesse, comprenant qu'il ne pourra me hisser sans chavirer, il remonte à bord, se saisit d'une écoute, et l'ayant tournée au taquet, il saute à l'eau. Pendant qu'il me la noue sous les bras, il ne cesse de m'encourager.

— Tiens ferme ! Courage, je vais te remonter.

Et gagnant l'Aigrette en passant par la yole, il tourne l'écoute au palan et me tire au sec.

— Tu es un bon gars, me dit-il, en me serrant dans ses bras.

Et moi de tourner de l'œil. Est-ce de langueur, est-ce de voir Teuf si ému, de sentir son cœur battre fou ?

Quelle nausée ! Dans mon délire je me vois encore tenu à l'aussière par mon bracelet. L'eau envahit mes poumons, je flotte inanimé entre deux eaux, flasque comme un poisson mort. Une sirène me caresse les épaules. Murmurant près de mon cœur, elle tente de me prendre le poignard sacré. Eh là ! C'est compter sans Teuf, sans ses cris. Tiré de ma torpeur, liguant mes forces, je remonte des gouffres glauques vers la

lumière et la vie. Bientôt je sens de nouveau le pont rouler sous moi, ma peau boit sa tiédeur, j'ouvre les yeux : Teuf a roulé sa vareuse sous ma nuque, agenouillé il me bourre de coups.

— Ah non ! répète-t-il. Ah non ! Puis voyant ses efforts réussir, d'une voix qui défaille : Ça va mieux ?

— C'est passé ! Et j'ajoute : n'en dites rien à Grand-mère !

Dans la brise, affaibli, nu, je frissonne. Je n'ai pas cessé de serrer dans ma main le poignard magique. C'est comme si Grand-père était près de moi. Et l'oncle Maurice. Et d'autres que je ne connaissais pas, de ceux qui ont laissé leurs encoches sur notre chêne. Tous ils sont près de moi, l'air grave comme au soir d'une bataille que nous aurions gagnée, eux et moi. Oui, une sacrée bataille, dont les conséquences vont au-delà de l'Aigrette. L'adversité vient de céder. Hardi ! La situation se retourne.

En relevant la tête, je vois que nous avons dérivé. Le courant tire au plus fort. Il ne faut pas tarder à relancer la machine de peur qu'un remous ne nous envoie contre une bouée ; et embosser la yole à la poupe, elle fatiguera moins en remorque. Je sens peser la fatigue. Je n'ai rien

mangé depuis la nuit, et j'ai perdu mon sang.
Mon bras blessé me fait souffrir malgré le
pansement qu'y a serré Teuf : le bougre a mis
pour ce faire sa chemise en lambeaux.

Teuf à présent se comporte tout autrement, nos relations paraissent transformées. Eh oui, le voilà qui m'adresse un sourire et me tend une serviette. Tandis que je me bouchonne, je l'entends qui marmonne :

— Mon père était pêcheur, et avant lui son père. Moi mon gars, j'ai grandi à l'étier, j'ai connu les baignades au plein d'eau, les culbutes dans la vase, les bagarres entre gamins de la communale. Ce fleuve c'est mon enfance, c'est ma vie. Aujourd'hui je ne saurais faire autrement qu'y vivre.

Tandis qu'il parle, j'achève de me bouchonner. J'ai la chair de poule malgré la chaleur. Je suis encore sous le coup, le sang me bat la tempe, je voudrais pourtant accorder à ses paroles l'attention qu'elles réclament. Je songe à

Grand-père, lui qui a dégagé son hélice en plein hiver. Ce qu'il a dû avoir froid ! Ah ils étaient rudes les anciens ! Je doute que nous les égalions jamais.

— Nous sommes de la Vergne, poursuit Teuf. Nous habitons une cahute à la queue de l'étier. Tout gamin j'allais avec ma mère chiner la pêche dans les fermes. Je l'aidais à pousser la charrette, criant pour elle dans les cours : "Les crevettes sont là". C'est moi qui enfilais les plies sur l'anneau de fer, qui disposais en épis les aloses et les mules. Ah la journée était longue ! Plus d'une fois au retour je me suis endormi sur la charrette. Je n'avais pas douze ans quand mon père me prit à bord de la filadière. L'été nous pêchions le créa. La Saint-Jean venue, nous en suivions la mouvée jusqu'en Dordogne, tantôt cabanant, tantôt dormant à la ferme. L'hiver nous pêchions les plies dans la baie de Talmont...

Teuf n'en aurait pas fini de raconter son enfance, s'il ne s'était senti happé par une mémoire plus ancienne. Il n'a pour ainsi dire qu'à laisser faire, les ancêtres parlent d'eux-mêmes. Ils disent les chaloupes armées à la pêche, ils disent la gabare familiale qui aux Chartrons fournissait en joncs les artisans de

futailles ; Ils disent le vin, le chanvre et la poix, et le sel d'Oléron livré à Bacalan. Ils disent l'opulence des maîtres de barque, puis la concurrence du chemin de fer, les équipages réduits, l'éreintement, et pour finir le retour à la petite pêche. Et Teuf d'évoquer dans un souffle la fin de son père, capelé par une déferlante sur le Banc des Olives où il s'obstinait taquiner la loubine.

— Hélas, conclut-il à mon adresse, je crains que votre génération ne connaisse jamais cette vie du fleuve, si farouche, si puissante. Nous sommes les derniers. Après nous, il n'y a plus personne pour vivre sur l'estuaire...

Perdu dans ses pensées, Teuf se tient coi. De temps à autre il crache dans l'eau. Sa conclusion ne me plaît guère.

— Si ceux d'aujourd'hui, dis-je, ne croient pas en l'avenir, s'ils n'ont plus foi dans la rivière, ils ne dureront pas.

Il fait volte-face et me dévisage.

— Qui es-tu gamin pour parler de la sorte ?

C'est fou la force que je sens déposée en moi. C'est comme si mes ancêtres étaient là, comme s'ils parlaient à travers moi. Teuf n'en finit pas de me regarder. Ses ancêtres ont reconnu les

miens. Oui, j'en jurerais. Ainsi c'est la grande loi de la rivière qui nous oblige et qui nous lie, qui fait de nous des frères. Que voulez-vous, les frères parfois se querellent !

Je serre la main qu'il me tend. Ainsi la vie est rétablie dans son bon sens. Il sourit, mais moi je reste grave. Eh quoi ? Si à nous deux nous ne pouvons faire qu'à nouveau les fleurs poussent devant notre maison et que les hirondelles nichent dans la pêcherie, qui le pourra jamais ? Et si nous les gens d'ici nous ne savons faire vivre l'estuaire, qui le saura ? Il a compris, il abat sa grosse main sur mon épaule.

— Eh t'as pas froid aux yeux ! Tu sais ce que tu veux. Au fond, nous sommes d'accord. Puisque tu veux pêcher, tu viendras avec moi. Nous ne serons pas trop de deux. Mais dis-moi, mon gars, qu'allais-tu faire de si important à Bordeaux ?

— Moi ?

— Tu pensais pardi faire la route d'un coup et redescendre avec la marée, tu t'es dit : personne ne saura rien de ma fugue ?

— Du tout ! Et puis ce n'est pas une fugue. L'envie m'a pris de me retrouver un moment sur l'eau. J'avais besoin de me dégourdir les bras...

— C'est tout ?

Croit-il, ce brigand, que je vais livrer mon secret ? Pardi ! Et me détournant, je considère longuement la rivière, les aubiers de la rive défilant sur le clocher de Bassens, le ciel extrême et bleu où vire un couple de milans, le feston de la ligne haute tension qui de pylône en pylône, s'enfonce dans la presqu'île et franchit la Dordogne je ne sais où. Puis à quoi bon parler maintenant ? Mon projet a échoué. Et me tournant vers Teuf, les yeux dans les yeux :

— C'est tout !

Et lui, après un silence :

— Que vas-tu faire à Bordeaux ?

Alors prenant mon courage, tentant l'espoir, et tant pis s'il se moque, je balbutie :

— Je vais chercher ma mère.

Et je lui parle d'elle. Je lui raconte son mal vivre au pays, sa solitude, sa fugue, et tout le malheur. Et c'est dommage, dis-je, parce qu'elle, pour le coup, c'est une fille du fleuve, une femme qui sait parer l'alose et la vendre, une femme qui ne craint pas de sentir le pont rouler sous ses pieds, ni le vent siffler dans les agrès. Et j'ajoute que c'est une misère d'avoir laissé

Grand-mère dans notre maison presque vide maintenant.

Il écoute sans dire mot. Le silence se prolonge tandis que chacun suit ses pensées et parlemente avec les ancêtres. Le temps passe, je songe aux années qui viennent, je songe au Lycée de la Mer où peut-être j'entrerai, où sûrement j'entrerai, car j'en ai pris la décision. Elle s'est pour ainsi dire prise en moi, cette décision, tout à l'heure, quand Teuf m'a tendu la main. C'est curieux comme les choses se font ! Ah quand ma mère sera de retour, quand la vie aura retrouvé le chemin de chez nous, il faudra que j'en mette un coup au collège si je veux devenir pêcheur.

Le temps passe, nous regardons grandir les silos du port aux grains, le pont suspendu, les immeubles de Bordeaux. Je me demande à quoi pense Teuf. Je le vois qui barre, le regard perdu dans le lointain. Quel homme singulier ! Il n'était pas vilain garçon, n'eût été l'air bagarreur qu'il se donnait. Sa mise farouche trahissait, me semble-t-il, une grande délicatesse. Plus que d'être craint ou admiré, lui qui pour moi personnifia un temps l'esprit du mal, il avait

surtout besoin de croire qu'on pût l'aimer. Souvent dans les mois qui suivirent, je le vis donner des gages d'amour, et tant pis pour ma rancune, c'est moi qui en eu les prémices. Tout compte fait, il aura eu sa manière à lui d'entrer dans notre famille, et je ne sais ce qui l'emporte de lui dans ma mémoire, du père ou du compagnon.

— Inutile de forcer l'allure dit-il. Nous serions en avance aux écluses. Tant vaut nous mettre à l'ancre. Et de la sorte nous pourrions manger un morceau. Teuf donne de la barre, L'Aigrette fait tête au flot. J'attends que la yole au bout de sa remorque ait achevé de défiler le long de notre bord, qu'elle se soit établie dans notre sillage, et je fais filer la chaîne. Bientôt Teuf coupe les gaz. Quelle joie de retrouver les bruits de la rivière, d'entendre sa voix ! De loin en loin nous parviennent les cris des mouettes, les appels d'oiseaux en chasse dans la roselière.

— Pourquoi ne pêcherions-nous pas, fait-il ?

Je connais la manœuvre, je cours libérer la drosse. L'un des bras s'ouvre comme une aile et se pose sur l'eau. Je fais de même pour l'autre, et nous voilà en pêche. L'Aigrette est accrochée au fond, c'est la rivière qui passe dessous et qui

gonfle les haveneaux. Il y a un bon courant de mi-marée, l'eau chante sous la coque. Les mouettes attirées par l'aubaine tournent autour du bateau et manifestent leur impatience.

— Tu dois avoir faim, fait Teuf en tirant un cageot de dessous le tillac ? Et il le pose entre nous.

Je meurs de faim, la salive me vient à la bouche. Il y a là une tourte de pain gris qui laisse voir sa mie solide ; un morceau de salé cuit dans la marmite et des légumes fricassés à la poêle ; des fromageons de chèvres et une barquette de pêches. Sacré Teuf ! Il n'a pas perdu le nord. Même tiré du lit pour me courir sus, il n'a pas bâclé le dîner. Dans un cornet en papier journal, il a jeté quelques feuilles de roquette, cette petite salade que Grand-père laissait prospérer dans les sentes du potager et qui se ressème. Et il y a joint des fines herbes prises au vol dans nos plates-bandes. Le larcin n'échappera pas à la vigilance de Grand-mère. Gare aux éclats de voix à l'arrivée !

En riant je prends un bol dans la cabine, y verse un filet de vinaigre, une pincée de sel et notre ciboulette finement ciselée. Puis j'y joins

une louche d'œufs d'alose que Teuf me tend. Voilà une vraie salade pêcheur !

La boisson est au frais dans un seau : pour moi de l'eau qui pétille, et pour lui une demie de Médoc. Tiens-donc ! Il a vite appris le pays, ce Teuf.

— Bois-tu ? fait-il en sortant deux timbales.

Supposé que je fasse celui qui ne goûte pas le vin, comment est-ce que nous trinquerions ? Comprenant mon silence il emplit les timbales : pour lui un bon peu, pour moi un fond. L'honneur est sauf, pardi ! Et le déjeuner scelle notre alliance de la manière la plus simple comme cela s'est fait depuis la nuit des temps. Je pense à Grand-père qui n'est plus et qui pourtant est assis là entre nous. Je bois la première gorgée de vin pour lui. Cette libation lui chauffera l'âme, cela vaut bien une messe. En tout cas je la sens couler dans mes veines, cette gorgée. Ou peut-être est-ce sa joie que je sens ?

Exaltés par ce vin, derechef nous évoquons l'histoire de nos lignées, notre seul bien. Cette mémoire retrouvée ravive nos forces, nous rend foi en l'avenir. Et plus elle s'enfonce dans le passé, plus elle se fond dans le mythe, dans la

légende de la rivière : elle nous fait fils du fleuve. Nous sommes l'un comme l'autre des enfants de ce peuple d'estuaire, appelés à en perpétuer l'identité. Une crainte hélas me saisit : les ultimes témoins de la rivière s'effacent, déjà nous ne sommes plus qu'une poignée. Toute une civilisation menace de sombrer dans l'oubli. Leur propre legs, beaucoup hélas le méconnaissent et le refusent. Combien comme Maman et comme l'oncle Paul préfèrent quitter le pays ? Il est temps de nous ressaisir, et pour moi d'engager le combat. Je pense à la maison dans l'île, au passé qu'il me faudra sonder, à notre commun destin caché là comme une clé pour l'ère nouvelle, comme une initiation pour accompagner la mutation du fleuve. J'y pense et j'en renouvelle le serment : j'irai dans l'île.

Un cri que pousse Teuf me tire de mes pensées. Il s'alarme : le flot se ralentit, nous risquons de manquer l'heure des écluses. Sans attendre nous remontons l'un des haveneaux. Jusqu'au dernier moment, le filet semble vide. Puis quand il n'en reste plus qu'une poche sous la surface, la drisse se fait plus lourde. Pendant que j'achève de hisser au palan, Teuf croche la poche et la vire sur le pont. Les mouettes,

devenues plus nombreuse, semblent prises de frénésie. Le fond du filet est empli de vie. Teuf dénoue le lacet : la pêche se vide dans nos jambes : des crevettes, des éperlans, des petites anguilles, des lamproyons. Nous commençons de trier cette pulpe vivante. Dans la masse des crevettes, les éperlans crépitent comme des grains d'argent ; les lamproyons grivelés rampent sous cette gelée, collent leur ventouse au pont ; les anguilles, comme des éclats d'ardoise, battent le pavois, Teuf du bout de la botte les repousse vers moi, je les attrape et les lance dans le vivier. Il a bien vu que j'avais la main à tout cela. C'est indéniable, je connais l'Aigrette sur le bout des doigts. Et la rivière !

— Et n'oublie pas, répète-t-il, sitôt rentré tu viens pêcher avec moi !

— Je viendrai, lui dis-je.

— Ah tu me fais plaisir, Lucas.

— Mais il me faut d'abord trouver ma mère.

— Tu la trouveras, fait-il. Je suis même certain qu'elle reviendra au pays.

— Alors oui je viendrai pêcher. Je vous indiquerai les coins où se tient le poisson sur notre rive. Et puis à l'automne, je retournerai au collège. Si je veux entrer au Lycée de la Mer, il

ne faut pas que je perde de temps dans mes études.

Tout en parlant, j'ai commencé à lever l'autre haveneau. Il grouille de la même vie. Quand nous le vidons, j'y découvre un petit esturgeon.

— Mets le dans le panier, dit-il, c'est délicieux.

— Non, il faut le laisser vivre, c'est un esturgeon européen.

Son cuir est raide comme de la corne. Je caresse ses barbillons, je passe une main sous sa hure, l'autre sous son ventre, et le porte à la rivière. Et nous le regardons disparaître dans la profondeur.

— Tu fais un drôle de gars, dit-il. Tu réussiras, tu as la rivière pour toi.

— Je suis désolé mon gars, fait Teuf. Pour les gendarmes, je suis désolé.

Il ôte sa casquette comme si elle lui brûlait la tête et la tourne entre ses mains.

— Qu'est-ce que je vais raconter aux gendarmes ? répète-t-il. Qu'est-ce que je vais leur dire ?

Et moi, ne sachant que répondre, je lui parle à nouveau de ma mère. Il reste pensif. Le soleil baisse, un couple de hérons nous survole. Sous les silos, un cargo russe charge du grain. L'air s'emplit de poussière et d'une odeur de pain. De la capitainerie un homme nous observe à la jumelle. Au Point du Jour, les yachts au ponton dansent dans le remous du Pont d'Aquitaine. Au-dessus de nos têtes les camions font gronder le tablier métallique.

— En tout cas, ajoute-t-il, je ferai mon possible pour qu'ils ne te créent pas d'ennui, les gendarmes. Et peut-être sauront-ils trouver ta mère ?

Moi j'ai passé le poignard à ma ceinture. Il n'est pas question que je m'en défasse, notre amitié toute fraîche n'éteint nullement ma défiance ! Pour faciliter les manœuvres, je déhale la yole et l'amarre à couple. Je ne peux me cacher d'un instant de tristesse, à considérer cette yole que j'aurais tant voulu mener moi-même au port. Nous franchissons les portes au moment où l'éclusier les referme. Il était temps ! Deux voiliers attendent dans le sas. Enfin nous y voilà ! Teuf passera la nuit à bord. Demain il profitera de la grue du port pour faire lever l'Aigrette et examiner l'arbre d'hélice. Si tout va bien il repartira avec la marée. Moi, Dieu sait ce qui m'attend. Les difficultés vont commencer, je préfère n'y pas penser. Courage mon vieux Lucas, courage. Je jette les défenses par-dessus le pavois et prépare l'aussière pour nous amarrer pendant l'éclusée. Pas le temps de lever le nez ! Cette ville d'ailleurs, je ne veux pas la voir. L'aussière, je la love, je l'enverrai sur le quai et j'y sauterai pour la tourner.

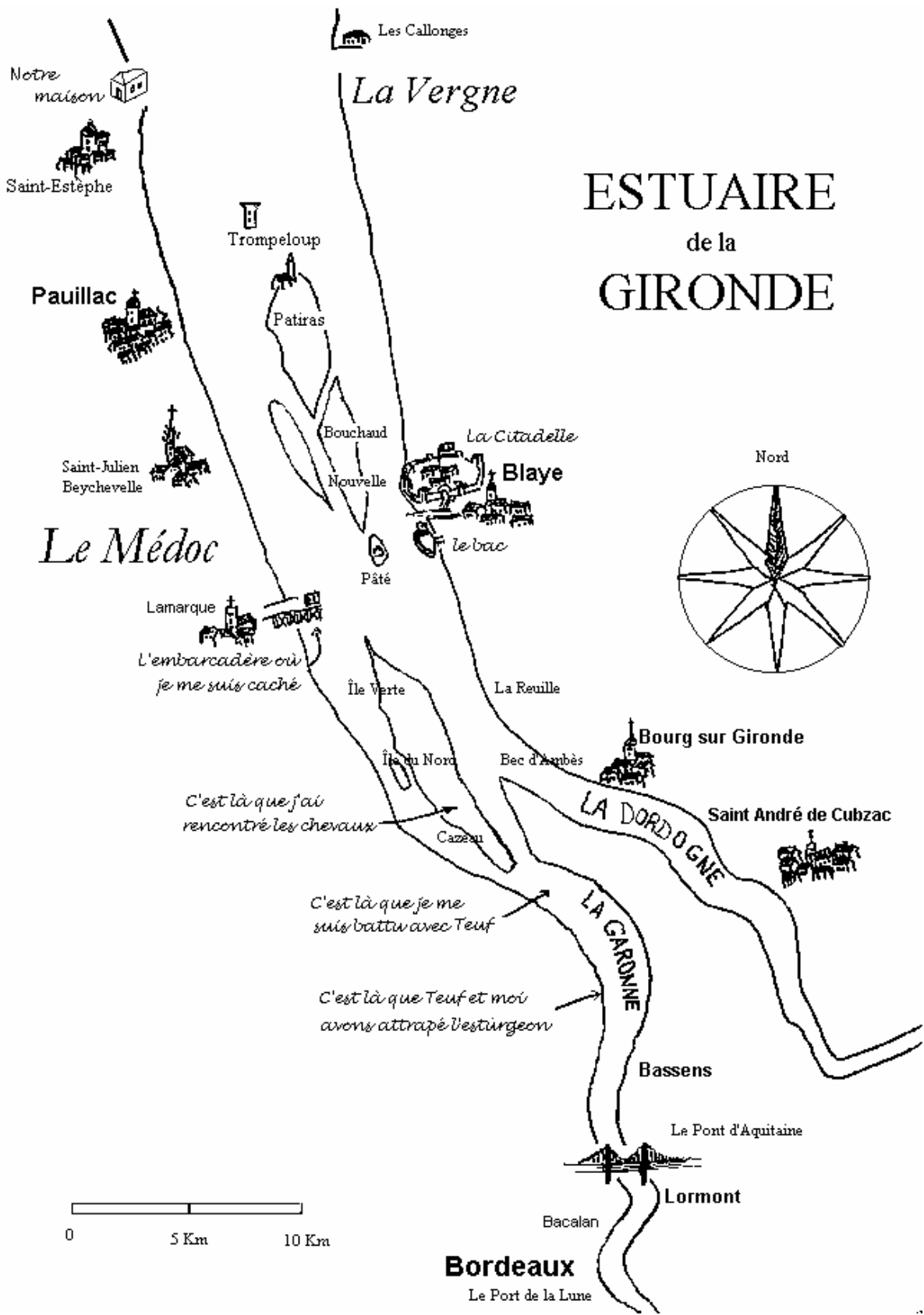
Je love l'amarre, je respire l'odeur d'arachide de l'huilerie, l'odeur de la ville que je n'aime pas. Je love et je ne lève pas le nez. Pour être fâché, je suis fâché. Teuf laisse venir doucement, il ne dit plus un mot. Et moi donc ! Je regarde le quai s'approcher. Sans attendre j'envoie et je saute...

Et je manque de marcher sur les pieds des gendarmes que je n'avais pas vus, ni Maman, qui est là et me serre sur son cœur.

— Tu es blessé au bras, dit-elle ?

Je sens ses larmes sur ma joue.

C'est ainsi que je ramenai ma mère à la maison et l'Aigrette à l'estey.



Lexique

Aigrette (*nom féminin*) — Héron de petite taille au plumage blanc. Familière des estuaires et des étangs, l'aigrette porte en période nuptiale un toupet sur la nuque. Elle capture dans les eaux peu profondes et les vasières des alevins et des grenouilles.

Alose (*nom féminin*) — Poisson de mer qui remonte l'estuaire de la Gironde au printemps pour aller frayer et pondre sur le haut cours. Les pêcheurs la capturent au tramail qui est un filet dérivant.

Aubier (*nom masculin dérivé du Gascon*) — Désigne le saule blanc qui colonise les prairies humides. C'est avec les tiges refendues de cet aubier que l'on cerclait les barriques.

Aubarède (*nom dérivé du Gascon, féminin ou masculin selon les usages*) — Désigne un lieu planté d'aubiers et par extension la basse rive de l'estuaire, friche mal stabilisée recouverte en vives eaux, peuplée de roseaux et d'arbres bas, souvent encombrée de bois flottés.

Aussière (*nom féminin*) — Cordage de fort diamètre destinée au mouillage ou au remorquage.

Banc des Olives — Ce banc rocheux proche de l'estuaire, situé sur l'océan au large de Soulac, est

couvert d'herbiers que colonisent de nombreuses espèces de poissons et de crustacés. Les pêcheurs y viennent nombreux.

Bas d'eau — Expression des marins pour signifier la marée basse.

Batillage (*nom masculin*) — Remous provoqués par les bateaux sur les berges. Erosion qui en résulte.

Billebaude (*nom féminin*) — Terme générique désignant le gibier à plume des marais.

Biture, bitture (*nom féminin*) — Longueur de chaîne élongée sur le pont pour mouiller une ancre ou un corps-mort ; manière de l'élonger avec régularité pour pouvoir la filer à la demande en évaluant à mesure la longueur mouillée.

Bourgne (*nom féminin*) — Nasses allongées garnies d'appâts et déposées sur le lit du fleuve pour piéger les poissons tels que les anguilles et les lamproies. Jadis vanneries de bois souples refendus, ronce ou osier, elles sont aujourd'hui tressées en grillage métallique ou plastique.

Brasse (*nom féminin*) — Ancienne mesure de longueur en vigueur dans la marine à voile, valant cinq pieds soit environ 1,60 m.

Cabaner — Retourner une barque sens dessus dessous, la poser quille en l'air ; par extension mettre à sec, remiser une barque. Autre extension dormir comme dans une cabane sous cette barque retournée, voire laissée à l'endroit si l'on y tend une bâche.

Capeler — Entourer, enrrouler, recouvrir.

Carène (*nom féminin*) — Portion de la coque située sous la flottaison.

Carex (*nom masculin*) — Herbe vivace aux feuilles coriaces, plus ou moins imprégnées de silice et coupantes, de la même famille que la linaigrette (cypéracées). Le carex colonise les prairies humides, les marais, les sables littoraux, où il s'associe aux joncs et aux roseaux, formant parfois de vastes colonies appelées *laïches*. Les tiges du carex portent des épis mâles, surmontant les épis femelles, dispositions comparable à celle du maïs.

Catiche (*nom féminin*) — Terrier de la loutre.

Civelle (*nom féminin*) — La civelle est l'alevin de l'anguille. Ce poisson naît dans la Mer des Sargasses au large de la Floride. Sa larve (leptocéphale), semblable à une feuille de saule translucide, est emportée par la dérive Nord Atlantique vers les côtes européennes. A l'issue de cette dérive qui dure près de deux années, la larve prend sa forme de civelle, et remonte les estuaires à la recherche d'eaux riches et saines qui vont lui permettre de grossir. Les pêcheurs capturent la civelle durant les nuits d'hiver à l'aide de tamis, au moment où elle entre dans l'estuaire, aspirée par le courant de flot. La civelle, appelée pibale en Gironde, se présente sous la forme d'un filament blanc translucide de quelques centimètres. La civelle se réfugie dans les esteyes de l'estuaire et dans les rivières amont où elle atteint peu à peu sa stature d'anguille. Commence alors la longue migration qui ramène les adultes vers la Mer des Sargasses où ils se reproduisent.

Courtine (*nom féminin*) — Terme d'architecture militaire désignant une muraille fortifiée reliant

deux bastions. Par extension, paroi résistante protégeant un espace.

Crassat (*nom masculin*) — Banc rocheux découvrant où les pêcheurs du bas estuaire élevaient jadis le naissain et les huîtres.

Créa, Créac (*nom masculin*) — Nom local de l'esturgeon européen qui vit au stade juvénile dans l'estuaire de la Gironde. Au stade adulte, le créa vit en mer et ne remonte l'estuaire de la Gironde que pour aller se reproduire en amont, dans les eaux douces et claires du haut cours. La Gironde est le seul estuaire au monde que fréquente cette espèce pour se reproduire. Les effectifs d'esturgeon européen étant devenus très faibles, sa pêche est depuis 1982 strictement interdite. Une autre espèce d'esturgeon, originaire d'Europe Centrale et de Russie, et qui ne vit qu'en eau douce, est élevée en ferme aquacole au bord de l'estuaire. Les œufs de l'esturgeon servent à fabriquer le caviar.

Crevette blanche ou **chevrette** (*nom féminin*) — Petite crevette propre aux estuaires dont la pêche se déroule surtout de juin à novembre. La chevrette se capture à la nasse ou au haveneau. Les crevettiers de l'estuaire avec leurs longs bras équipés de haveneau sont caractéristiques du paysage fluvial. La chevrette constitue un met populaire. Sa cuisson fait intervenir le laurier et l'anis étoilé qui lui donnent cet arôme si particulier.

Défense (*nom féminin*) — Boudin de caoutchouc ou de cordage tressé pour amortir les chocs de la coque contre un quai ou une autre coque.

Drisse (*nom féminin*) — Cordage destiné à hisser les voiles.

Ecoute (*nom féminin*) — Cordage souple destiné à manœuvrer une voile et que son diamètre permet de bien tenir en main.

Encablure (*nom féminin*) — Longueur d'un câble qui a cent-vingt brasses, soit cent toises ou environ deux cents mètres. Les marins estiment en encablures les distances les séparant d'un autre navire ou de la terre.

Eperlan (*nom masculin*) — Poisson de l'estuaire, plus petit qu'une sardine, et à la peau argentée.

Espère (*nom féminin ?*) — Chasser ou pêcher à l'espère, c'est-à-dire en restant immobile et en laissant le gibier venir à soi.

Esturgeon (*nom masculin*) — voir le mot **Créa**

Etier, Estey (*nom masculin*) — Mot dérivé du Gascon *Estèu, Estèy*, désignant un fossé, un chenal. Désigne sur l'estuaire de la Gironde un petit cours d'eau côtier qui draine des terres basses et dont l'embouchure abrite souvent un petit port de pêche.

Etambot (*nom masculin*) — Pièce maîtresse de la charpente du navire qui prolonge à l'arrière la quille et porte le gouvernail.

Fagnard, vasard (*nom masculin*) — Banc de limon, île basse non encore stabilisée et couverte de roseaux.

Filadière (*nom féminin*) — Bateau traditionnel des pêcheurs du bas-estuaire, long d'environ 7 mètres. Non pontée, pointue des deux extrémités, la filadière était grée d'une voile au tiers. Sa tonture marquée, son étrave pincée, lui permettaient d'affronter les eaux agitées de l'embouchure. Les filadières ont disparu vers 1940, remplacées par

des canots motorisés. Les plus récents, construits en résine, reprennent de préférence les formes de la yole.

Flot (*nom masculin*) — Courant de marée qui s'établit entre la basse mer et la pleine mer ; par extension période durant laquelle règne ce courant. Le courant inverse s'appelle le jusant.

Gabare, Gabarre (*nom féminin*) — Solide voilier de charge utilisé en rivière ou en mer pour le transport des marchandises. Les gabares de Gironde comportent en général un seul mât gréé d'une voile aurique et d'un foc. Leur mât est articulé pour permettre leur passage sous les ponts. Elles sont de deux types : à fond plat (courau) ou à quille (sloup)

Glène (*nom féminin*) — Disposition d'un cordage lorsqu'il est lové, puis posé à plat-pont ou pendu à un taquet.

Grelin (*nom masculin*) — Fort cordage pour la remorque ou l'amarrage.

Haveneau (*nom masculin*) — Filet à petites mailles en forme de poche et monté sur un cadre pour prendre crevettes et petits poissons.

Houppée (*nom féminin*) — "Écume légère qui jaillit de vagues se heurtant l'une contre l'autre."
(Dictionnaire Littré)

Jusant (*nom masculin*) — Voir le mot **Flot**.

Laïche (*nom féminin*) — Prairie humide constituée principalement par une herbe vivace, le **carex** (voir ce mot ci-dessus)

Lamproie (*nom féminin*) — La lamproie vit en parasite s'accrochant à un poisson dont elle aspire le sang. Son corps est allongé comme celui de l'anguille, sa

bouche forme une ventouse armée de pointes. La lamproie naît en rivière et vit durant plusieurs années enfouie comme un vers dans les vases du fond. Après une période de vie en mer, elle revient pondre en rivière de décembre à mai. Les pêcheurs la capturent au filet ou dans des nasses appelées bourgues. Deux espèces cohabitent en Gironde, également migratrices, la lamproie marine, et la lamproie fluviatile, plus menue que la précédente.

Lamproyon (*nom masculin*) — Désigne la petite lamproie fluviatile qui ne quitte jamais l'estuaire par opposition à la lamproie marine. Ce même terme désigne parfois improprement la lamproie marine n'ayant pas atteint sa taille adulte, pêchée au moment où elle s'apprête à quitter l'estuaire.

Lan (*nom masculin*) — Trait de chalut, et par extension espace libre d'obstacles sur lequel le pêcheur fait courir son filet. De nos jours en Gironde le filet, tramail ou senne, dérivant au fil du courant, parcourt un lan d'environ 1000 mètres.

Lège (*adjectif*) — Qualifie un bateau qui navigue vide de sa cargaison et qui émerge fortement de l'eau.

Loubine (*nom féminin*) — Nom local du bar, poisson de mer qui fréquente la tombée des bancs et l'approche des côtes où la mer brise.

Lover — Disposer un cordage en boucles, en superposant les tours comme pour un écheveau, de manière à pouvoir le dévider rapidement sans qu'il s'emmêle.

Maigre, Maigrat (*nom masculin*) — Gros poisson migrateur d'Afrique qui vient frayer en été dans l'estuaire. Sa zone de frai est localisée aux

alentours du Banc des Marguerites, au large de Meschers.

Mailler — Le poisson se prend dans les mailles du filet, il se maille dans le filet.

Mattes (*nom féminin pluriel*) — Nom d'origine germanique, *mat* signifiant bas. Terres gagnées sur les eaux et protégées par une digue. Sur l'estuaire, ces travaux d'endiguement et d'assèchement ont été confiés aux Hollandais au 17^e siècle.

Mèche (*nom féminin*) — voir ci-dessous le mot **safran**

Mule (*nom masculin*) — Le mule ou mullet est un poisson commun des fonds vaseux de l'estuaire. Il se pêche au tramail comme l'alose. Sa chair est toutefois moins prisée.

Pavois (*nom masculin*) — Partie de la coque située au-dessus du pont servant de garde-corps ; action de pavoiser, fanions utilisés pour correspondre à vue.

Pendille (*nom féminin*) — Laisser une ancre en pendille, c'est la laisser pendre de la proue, prête à être mouillée.

Peyrat (*nom masculin*) — Cale inclinée bâtie en pierre permettant d'accoster ou d'embarquer à toute heure de la marée.

Pibale (*nom féminin*) — Mot provenant du Gascon *pibà* qui signifie *monter*, et désignant la civelle, alevin de l'anguille, qui l'hiver remonte les estuaires par bancs immenses. Ce mot semble être apparu dans l'estuaire de l'Adour avant de se répandre dans toute l'Aquitaine. (Voir ci-dessus le mot **civelle**)

Pelle (*nom féminin*) — Extrémité plate de l'aviron qui agit sur l'eau.

Plain d'eau (*nom masculin*) — Expression des marins pour désigner l'étale haute.

Plie (*nom féminin*) — Poisson plat du bas estuaire et des côtes océanes, autrement appelé flet.

Ramender — Repriser, réparer un filet.

Refouler — Faire route contre le courant.

Remont (*nom masculin*) — Retour des oiseaux et des poissons migrateurs au printemps ; contre-courant qui remonte le long de la rive durant le jusant.

Renverse (*nom féminin*) — Moment où le courant de marée s'inverse.

Safran (*nom masculin*) — Partie mobile et immergée du gouvernail, articulée sur un axe appelé **mèche**.

Saisine (*nom féminin*) — Cordage destiné à saisir une embarcation, arrimer un objet à bord.

Sarcelle (*nom féminin*) — Palmipède migrateur fréquentant les palus, plus menu que le canard colvert.

Scirpe (*nom masculin*) — Plante herbacée à rhizome de la famille des cypéracées, vivace, aux tiges coriaces à moelle spongieuse, plus ou moins imprégnées de silice. Le scirpe colonise les vases littorales et les marais, où il peut former de vastes prairies associé à d'autres plantes comme le carex (voir ce mot ci-dessus). Sa tige porte des épillets bruns. L'espèce la plus répandue est le jonc des chaisiers ou jonc des tonneliers.

Souquer — Tirer sur des avirons, sur un cordage, serrer un nœud, un écrou.

Surpêche (*nom féminin, néologisme*) — Terme employé par les pêcheurs pour signifier un excès de pêche qui épuise les ressources du fleuve.

Tadorne (*nom masculin*) — Le tadorne de Belon est un oiseau parfois migrateur, parfois sédentaire, des

bords de mer et des estuaires, de la famille du canard.

Taquet (*nom masculin*) — Pièce à oreilles, en bois ou en métal, solidement fixée sur une partie du bateau pour y tourner et y bloquer un cordage.

Tillac (*nom masculin*) — Partie pontée à la proue et à la poupe de certains bateaux.

Tramail (*nom masculin*) — Filet constitué de trois nappes. Les nappes externes, aux mailles amples, sont lacées dans un fil fort ; la nappe centrale, aux mailles serrées, dans un fil fin. Le tramail est utilisé surtout comme filet dérivant pour prendre aloses, mules et lamproies.

Truble (*nom féminin*) — Petit filet pour prendre les crevettes, en forme de poche, et qui est mis en œuvre à la main.

Vergne (*nom féminin*) — En Gascon désigne l'aulne, arbre des terrains humides, et par extension un lieu planté d'aulnes. Ce mot entre dans la dénomination de lieux-dits. Par exemple, la Vergne désigne la région des basses-terres en aval de Blaye, jusque vers Saint-Ciers et Vitrezay. De l'écorce de l'aulne on tirait une teinture brun orangé. Quant au bois, léger et imputrescible, il servait à confectionner le joug des bœufs et les sabots.

Vime (*nom masculin*) — Mot gascon désignant l'osier. Ses tiges refendues servaient à lier la vigne sur son palissage. Le vime se coupe en automne, après les premières gelées.

Yole (*nom féminin*) — Bateau traditionnel des pêcheurs du haut-estuaire. Long d'environ 6 mètres, aux formes plus amples que la filadière, ce bateau est

moins marin mais plus léger et plus maniable à l'aviron. La yole lormontaise, montée à tableau arrière, fut supplantée vers le milieu du vingtième siècle par sa sœur à l'arrière pointu, qui embarque moins dans le clapot. Aujourd'hui construite en résine et motorisée, elle sert partout à pêcher au tramail et à mouiller les bourgnes.

*L'impression et le brochage
de cet ouvrage ont été effectués
dans les ateliers de l'imprimerie*

ACSD

Z.I. Queyries Sud
7 rue du Commandant Cousteau
33100 Bordeaux

*Dépôt légal mai 2002
édition revue et corrigée septembre 2004*

ISBN 2-9515189-6-X

© *Christian Lippinois*
33 300 Bordeaux